

[volume 3]

Drôle de mail !

Suivi de

« Il hésitait sur le seuil :
allait-il entrer, ou bien
tourner les talons
et s'en aller très vite ? »



[volume 3]

Drôle de mail !

Suivi de

« Il hésitait sur le seuil :
allait-il entrer, ou bien
tourner les talons
et s'en aller très vite ? »

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des textes reproduits dans ce livre, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec l'éditeur.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1° de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Egalement disponibles chez XM-Auteurs

Concours de nouvelles, volume 1 – La première fois

Concours de nouvelles, volume 2 – Un jeune agriculteur...

Concours de nouvelles, volume 3 – Drôle de mail !

Ces recueils sont présentés et mis en page par Didier Hallépée (X74)

*Découvrez XM-auteurs sur son site **<http://www.xm-auteurs.fr>***

*Les œuvres publiées par xm-auteurs peuvent être trouvées sur
<http://www.ebooks-edition.com>*

[volume 3]

Drôle de mail !

Suivi de

« Il hésitait sur le seuil :
allait-il entrer, ou bien
tourner les talons
et s'en aller très vite ? »

PRÉSENTATION

XM-Auteurs

En 2010 naissait au sein des anciens élèves de l'école Polytechnique le groupe X-Auteurs.

Au cours de ses activités, le groupe prit contact avec le groupe Mines-Auteurs, groupe rassemblant les auteurs issus des écoles des Mines.

La fusion de ces deux groupes donna naissance début 2011 au groupe X-Mines Auteurs destiné à réunir les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires,

XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

Le concours

Une des premières activités du groupe X-Auteurs fut d'organiser un concours d'écriture.

Le premier concours organisé début 2010 réunit 25 contributions. Devant ce succès, une deuxième édition fut organisée fin 2010 sous le patronage d'Erik Orsenna. Les membres de Mines-Auteurs furent invités à participer.

Avec la création d'X-Mines Auteurs, le concours continue...

Sujet et règlement

2 sujets sont proposés au choix :

- « **Drôle de mail !** ».
- « **Continuez le texte suivant, (ou bien terminez par lui) :
« Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ?** » ».

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Noter les contributions à deux sujets si différents fut difficile. Bien qu'intéressante, cette expérience originale ne sera probablement pas reconduite.

Les résultats

- 1^{er} : Contribution n°11
Drôle de fête - Jean Sousselier
- 2^{ème} : Contribution n°6
Fin de l'entracte - Jean-Jacques Maupetit
- 3^{ème} : Contribution n°10
Deuxième lecture - Pascal Quéré
- 4^{ème} : Contribution n°17
L'erreur judiciaire de 1610 - Bernard Lévi
- 5^{ème} : Contribution n°22
Week-end à Rome - Olivier Collau
- 6^{ème} : Contribution n°18
Voyage outre-mer - Daniel Bonnici
- 7^{ème} : Contribution n°5
- Bernard Fauconnier
- 8^{ème} : Contribution n°15
Symphonie du nouveau monde - Michel Catin
- 9^{ème} : Contribution n°23
Le Passage - Philippe Vincent
- 10^{ème} : Contribution n°12
Cascade - Jean Sousselier

Et vous, qui auriez-vous choisi ?

Place à la lecture...

Note : Certains participants ont souhaité que leur texte ne figure pas dans ce recueil. Qu'ils soient néanmoins remerciés du plaisir qu'ils nous ont procuré en participant à notre concours amical.

CONTRIBUTION N°1

Courriel à quatre pieds

Bernard Triai

Salut à toi,
Tu es assis
Au restaurant,
Et ton amie
Est avec toi.
Je suis aussi
A cet endroit,
A deux, trois tables
Derrière toi.
Très occupé,
Tu pass's ton temps
A appeler
Au téléphone
Ou à répondre
A tes courriels.
Pendant ce temps
Ta belle amie,
Abandonnée,
Regarde en l'air
Et me sourit.
Pour te permettre
De travailler,
Je me permets
De demander
Une faveur :
Présente-moi
A ta convive,
Je l'accueillerai
(Je la cueillerai ?)
Avec plaisir

Et tu pourras
Finir en paix
Et ton repas
Et tes affaires.
Je suis facile
A reconnaître :
J'ai un PC
Repeint en rouge
Là sur ma table,
A mes côtés.
Merci d'avance,
Je vous attends.
Cordialement.
Signé : xxxx.

CONTRIBUTION N°2

Drôles de mails !

Bernard Triai

De : « DRH »
A : « Responsable Informatique »
Envoyé : Lundi 14 mars 2011 10 :25
Objet : Stratégie

Monsieur,

Suite à la réunion du Conseil d'λφκρτββη νω δε, il a été
décid\^" ΦΤγρ.

Merci de me ●■■ηερ■ &□ζζλδ ηηερ ce sujet.

Cordialement.

De : « Responsable Informatique »
A : « DRH »
Envoyé : Lundi 14 mars 2011 10 :35
Objet : Stratégie

Monsieur le Directeur,
J'ai bien reçu votre mail de 10h25, mais il est illisible.
Pourriez-vous me le repasser ?
Cordialement.

De : « DRH »
A : « Responsable Informatique »
Envoyé : Lundi 14 mars 2011 10 :47
Objet : Stratégie

En m'étonnant que vous ne soyez pas capable de lire votre messagerie, je repasse à votre demande le message en question :

« Suite à la réunion du Conseil d'αφοκρτββη νο δε, il a été décidé \^" ∩ ΦΤγρ.

« Merci de me ●■■ηερμ &□ζζλδ ηηερ ce sujet.

J'attends une réπμλχηψ φεβδλρ,πχκ

De : « Responsable Informatique »
A : « DRH »
Envoyé : Lundi 14 mars 2011 10 :55
Objet : Stratégie

Votre message est toujours illisible.
Passez donc me voir : nos bureaux sont voisins !
Cordialement.

De : « DRH »
A : « Responsable Informatique »
Envoyé : Lundi 14 mars 2011 11 :38
Objet : Stratégie

Monsieur,
Je constate que vous n'êtes pas capable de régler un simple problème de messagerie que ma secrétaire a résolu en 5 minutes !
Cela prouve votre incompetence.
En conséquence, je vous informe que vous êtes licencié à effet immédiat.

De : « DRH »
A : « Direction Générale »
Envoyé : Lundi 14 mars 2011 11 :47
Objet : Informatique

Monsieur le Directeur Général,

Suivant vos instructions de Vendredi dernier, je vous informe que le Responsable informatique a bien été licencié à effet de ce jour.

Demeurant à votre disposition, je vous présente, Monsieur le Directeur Général, l'assurance de ma considération respectueuse.

De : « Direction Générale »
A : « Assistante informatique »
Envoyé : Lundi 14 mars 2011 11 :52
Objet : Informatique

Ma Chère Elena,

On vient de m'apprendre que le responsable informatique va quitter notre Société.

Compte-tenu de vos compétences reconnues, j'envisage de vous confier ce poste.

Nous pourrions en discuter en dînant ce soir à mon club ?

Je vous attends à 19 heures.

Avec mes félicitations anticipées...

CONTRIBUTION N°3

L'occasion fait le larron

Pierre Duffaut

Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? Deux fois déjà il avait renoncé avant de franchir ce seuil ; la première fois, la porte monumentale du Boulevard Haussmann avait suffi à le rebuter ; la semaine suivante, le son de la sonnette l'avait fait fuir, au point qu'il n'osait plus sonner aujourd'hui ; il restait là, sur le trottoir, privé de force et de volonté. Tout timide qu'il fût, Justin était décidé depuis des années à faire carrière chez AVERA. Il avait été séduit à la fois par le progrès avec un grand « P », et la puissance avec un très grand « P » ; dans son imaginaire il associait ces deux « P » à l'imminence d'une ère « tout nucléaire ». Costaud et plutôt beau gosse, personne ne comprend qu'il soit resté aussi timide devant les puissants et même devant les filles. Devant cette porte pour la troisième fois, il se demande comment surmonter cette timidité ; il le faut pourtant, il s'agit pour lui d'un moment décisif.

Justin a décidé de venir au siège. Comment forcer autrement sa candidature alors que la société n'a même pas accusé réception de son CV ? Est-il réhhibitoire de n'être pas polytechnicien ? Justin va sortir dans trois mois de l'École des Mines, mais pas de celle de Paris, il est à Saint Étienne, la provinciale. Ce second rang vaudrait-il à son CV de rester au bas de la pile immense qu'il imagine à côté du grand bureau du DRH ?

Il s'efface lorsque la porte s'ouvre, car deux hommes sortent, à l'allure de broussards. Il sait bien qu'AVERA exploite des mines, avec des mineurs et des géologues, exactement ce à quoi il postule. Cette diversion lui montre, il n'y avait pas pensé, qu'on peut franchir la porte sans avoir sonné soi-même, et dans le cas de ceux qui entrent,

on peut même profiter de leur sillage pour tromper l'attention des hôteses.

Trois minutes plus tard, la porte s'ouvre à nouveau, pour laisser entrer deux filles d'allure jeune et sportive, une grande blonde, appelons la Julie, et une brune un peu plus âgée, des assistantes ou des ingénieures ? Justin ne se pose pas la question ; pour lui, c'est l'appel du sort, il les suit sans hésiter.

Justin est dans la place, devant l'hôtesse d'accueil, que les entrantes gratifient d'un sourire amical en caressant de leur badge la pointeuse. L'hôtesse chuchote un message à la blonde : « Tu as de la chance, Anne va arriver d'une minute à l'autre, une occasion unique de lui dire un mot ! ». Elle sait que la grande fille, assistante au cabinet de la présidente, est barrée par un chef de bureau un peu macho. Et voilà que le garçon, qui a entendu, interpelle Julie à brûle-pourpoint :

« J'ai un prétexte pour arrêter madame Vaulergeon ! un excellent prétexte qui va vous mettre en valeur à coup sûr ! ». Improvisant avec un aplomb dont aucun de ceux qui le connaissent ne l'aurait cru capable, Justin vient de jouer son avenir : « Dites-lui que j'ai une solution pour assurer la résilience des centrales face aux catastrophes naturelles ». Interloquée, la jeune femme n'a pas le temps d'en demander davantage ; la présidente du groupe franchit la porte et s'adresse à elle : « Du nouveau Julie, à Fukushima pendant ma réunion au ministère ? » - « Oui madame, ce jeune homme a la réponse ! » répond Julie sans hésiter, sous le coup du rapport, évident pour elle, entre les deux phrases qu'elle vient d'entendre. Prenant aussitôt conscience de son imprudence, ses jambes soudain se dérobent et son visage s'empourpre : pour qui se prend-elle donc ? elle s'engage pour un inconnu sans avoir la moindre idée de ce qu'il va dire ; à coup sûr c'est une bévue monumentale qui va lui coûter sa place !

Elle n'a pas le temps de réfléchir davantage : Sans marquer de surprise, « Venez tout de suite » répond la patronne ; Julie est affolée mais Justin est aux anges ! Cette rencontre pourrait se terminer très bien pour lui, et très mal pour la fille, si la présidente le met dehors, et la fille avec lui. Madame Vaulergeon a réagi dans l'instant, car le sujet est brûlant : depuis la dernière tentative d'approche de Justin, avant

hier, le monde nucléaire est en émoi : un tsunami géant a frappé de plein fouet la côte Pacifique du Japon, mettant hors service les circuits de refroidissement de plusieurs réacteurs nucléaires. Après la menace immédiate sur les habitants des environs, une menace à long terme va peser sur l'avenir des centrales nucléaires dans le monde, même si l'événement n'évolue pas, comme on peut le craindre, en un super Tchernobyl asiatique.

Libéré de toute crainte désormais, Justin exhibe son mémoire de fin d'études, consacré à l'étude de cavernes de très grande dimension pour le piégeage des neutrinos ; dès l'annonce de la catastrophe japonaise, il a compris que des cavernes pouvaient protéger toutes sortes d'installations, pourquoi pas des centrales nucléaires ? Son travail personnel lui a démontré que de très grandes cavernes n'ont rien d'utopique : il a passé en revue les centrales hydrauliques souterraines, qui se comptent par centaines dans le monde ; il sait que les norvégiens exploitent une immense patinoire olympique sous un relief granitique à Gjøvik. Il a trouvé maints exemples dans un article publié deux ans plus tôt par un ancien de son école, un plaidoyer justement pour placer en souterrain les centrales nucléaires, qui détaille les multiples avantages ainsi offerts, à condition qu'un réservoir placé au-dessus fournisse l'eau de refroidissement ; même en rupture d'énergie, il suffira d'ouvrir un robinet pour inonder piscines et enceintes.

Bien entendu, Anne Vaulergeon est au courant de toute l'histoire : le premier réacteur allemand qui a divergé en 1944 dans une caverne; les minuscules centrales souterraines éphémères qui ont suivi en Scandinavie dès 1960 ; elle sait qu'en 1963 la première fusion du cœur, à la centrale suisse de Lucens, n'a pas eu de conséquences sanitaires, les produits de fission étant restés confinés dans la caverne ; elle sait que la première centrale souterraine de taille significative était franco-belge, à Chooz, et qu'elle a fourni 38 milliards de kilowattheures entre 1968 et 1987. Anne Vaulergeon en sait beaucoup plus encore que Justin, elle connaît toutes les raisons, bonnes ou moins bonnes qui plaident le pour ou le contre. Et elle saisit au vol le message que Justin lui apporte au bon moment, de changer totalement de cap. Convaincue dans l'instant, elle va mettre tout en œuvre pour une ère nucléaire nouvelle où la construction en souterrain sera la seule modalité acceptable pour que les opinions publiques se résignent au nucléaire.

Pour réaliser son rêve, Justin a su tirer parti de l'immense fait nouveau qui du Japon vient d'ébranler le monde international de l'énergie nucléaire : pour protéger les biens et les usines il suffit de les cacher « sous terre », une solution immémoriale. Arrière-petit-fils de l'urbaniste Edouard Utudjian, qui dans les années trente avait théorisé le « terrage » comme une des bases historiques de l'urbanisme souterrain, Justin va donc pouvoir entrer à AVERA, et se consacrer aux projets des centrales nucléaires futures, partout dans le monde, toutes désormais en souterrain. Frais émoulu de son Ecole des Mines, ce garçon timide a sauvé l'avenir de l'industrie nucléaire mondiale, et à beaucoup plus court terme, le fauteuil d'Anne Vaulergeon.

CONTRIBUTION N°4

Dans l'axe XM

Bernard Fauconnier

Des lustres que je ne t'ai écrit.

La musique et les alcools brésiliens... Ipanema, Vinicius, la fatigue, la mer, la désespérance ? Cette solitude qui ne te concerne pas. Le goût amer des charmes exquis des sensualités sonores. Une soirée musicale exotique après un samedi de travail avec Salvador.

Il faut écrire et tu me tombes sous la main. Peu de chances d'être entendu de toi ; ni plus que d'autres. Mais il faut que j'écrive, que j'expulse des mots. Excuse, steuple : t'es dans l'axe ce soir. Ce serait mieux, bien sûr à qui m'entendrait. Avec affection en plus. Mais je n'ai pas ça en rayon. Alors pas de chance, tu t'y colles.

Pourquoi toi ? M'en fous : toi.

Toi qui es où ?

Toi qui ne veux pas de mon poids de solitude qui ne te concerne pas.

Toi, ailleurs, où tu es bien.

On ne peut pas écrire à ou pour personne ? Un cri vers rien ? !

Il faudrait avoir du talent, intéresser les copains. Du talent, du génie, un truc. Un truc qui fait qu'on émeut, qu'on partage, qu'on affaiblit un instant le néant, qu'on écorche la solitude, qu'on échappe brièvement au temps. Toc, toc, toc, il y a quelqu'un ? Un truc au-delà du viscéral naturel ; de l'animal. Un truc d'humain.

Etre poète, écrivain. Emouvoir. Savoir la magie des mots pour toucher un peu.

Être presque entendu. Faire irruption dans l'univers des autres ; par les mots, la musique, l'émotion... Susciter leur expression du leur. "J'aurais voulu être un artiste", un vrai. Au contraire, misérable je mendie l'écoute de quelqu'une ; susciter un début d'intérêt pour mon bout d'univers minuscule...

Ne fais pas ta maligne. Au fond, je te fais bien de l'honneur de t'écrire. Mais tu t'en fous : « pour qui il se prend ce type qui se permet de te déranger par sa vaine et étrangère causerie solitaire ? » Il parle parce qu'il bouge vaguement ; pas encore vivant, pas encore mort.

Prends pas tout ça trop au sérieux. Juste un clin d'œil d'une vague désespérance qui se voudrait plus gracieuse. Du banal : une soif. Une aspiration humaine primale, mystérieuse et commune. Du brouhaha d'humain. Du vite oubliable.

Voilà. Tu as lu ces mots qui t'emmerdent. Façon : « casse-pieds, lourd ». C'est juste que tu n'as pas de pot : son cri à la con tombe sur toi. Boum ! T'étais bien dans l'axe ! Il faut bien qu'il vise quelque part. D'ailleurs, c'est peut-être à quelqu'un d'autre qu'il va l'envoyer son désordre de mots ; ou personne ; ou tout le monde ; il verra ; demain ; peut-être la poubelle. En attendant, il fait un peu semblant de croire qu'une pourrait peut-être entendre ; il tente un "coucou", à toi.

Bisous, ô toi autre pas tout à fait croisée.

CONTRIBUTION N°5

Bernard Fauconnier

Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? Il craignait que les nouveaux souvenirs qu'il formerait en entrant, se superposant aux plus anciens si précieux, ne les cachent à jamais dans un oubli trop profond. Pourtant il espérait, au détour d'un couloir, dans un rai d'une lumière particulière, devant un Chagall regardé ensemble dix ans plus tôt, ressusciter la vigueur soudaine d'un bonheur qu'il avait partagé avec elle.

Il choisit de préserver ses souvenirs anciens et de ne pas entrer ; il fit demi-tour et dans le premier pas qui l'éloignait du MOMA et le rendait à la ville, il se figea. Elle était là, avançant en sens inverse, non pas vers lui, mais vers l'entrée maintenant derrière lui.

Ils sont maintenant assis là ; sur des fauteuils légers, au bar de ce musée de leur passé. Entre eux, une table, basse. Deux verres les rassemblent. Leur conversation est convenue : faite de petites nouvelles qui n'engagent à rien. Il se sent bousculé par d'anciens élans. Elle tellement plus jeune, porte tous les signes d'un bonheur épanoui.

Il se souvient de la première fois : il l'avait entrevue derrière un bureau. Cette jeune stagiaire de vingt cinq ans l'avait...intrigué ? Il avait désiré l'approcher ; et la connaître. Un regard intelligent avec des reflets de ces mystères que l'on ne finit jamais de comprendre ; de ces mystères qui nourrissent et font vivre plus fort. Il ne s'était pas arrêté.

Plus tard, juste un peu, il avait reçu son CV ; puis elle. Jupe sombre et droite, cardigan rouge : longtemps le souvenir de ces

vêtements très sages et encore imposés par sa mère les avait amusés. De même, l'évocation de cet entretien « à l'envers » les avait fait sourire : bien plus qu'elle, il avait tenté de convaincre !

Tout de suite il avait su que ses faiblesses l'attireraient plus encore que son intelligence. Elle doutait d'elle ; très peu bavarde ; ses paroles pourtant récompensaient l'attention qu'on y portait.

Très vite, il se rapprocha d'elle. Entre eux, naquit de la complicité. Il dit qu'il l'aimait bien ; elle remercia.

Quand se maria-t-elle ?

Le temps passa, construisant un capital de souvenirs divers et communs. Ils allèrent ensemble donner des cours à New York. Ce voyage git pour toujours au panthéon de ses meilleurs souvenirs. Ils y commencèrent une thèse mythique sur les bretelles de soutien-gorge, quittèrent scandaleusement la table au milieu d'un dîner donné en leur honneur pour aller sur Broadway : *Cats* et *Fantôme de l'Opéra*. Ils visitèrent le MOMA, firent le tour de la Liberté en hélicoptère, burent de l'infâme « Bud », se moquèrent des règles ridicules du « University Club » où ils résidaient. Ils rirent beaucoup de ce type - gardien du lobby sombre de cette institution résolument désuète - venu le prier de lui rappeler que les espadrilles qu'elle portait n'y étaient pas tolérées. Ensemble, ils imaginèrent la vie qu'ils pourraient avoir à New York, évitant peut-être de préciser que ce ne serait pas ensemble. Au retour, survolant la ville, elle la lui désigna : « home ». Chez elle ? Chez eux ? Emotions et doutes voluptueux.

Ils se vouvoyaient et aimaient se préserver ainsi des 'tu' impersonnels. Leurs 'vous' choisis étaient plus proches, plus complices, plus intimes, plus chargés des mystères de l'altérité ; uniques et singuliers.

Il lui donna un nom nouveau, imprononçable, fait uniquement de consonnes. Le plus intime des trois noms des chats de *Cats*.

Elle attendit un enfant. Ils échangèrent des courriers. Chacune de ses lettres à lui commençait par son nom intime à elle, suivi d'une virgule et de décimales qui mesuraient la progression de sa grossesse : elle était une, plus un peu de cette personne qui

grandissait en elle. Elle arrêta de fumer : il l'embrassa. C'est à cette époque qu'il réalisa que, comme le renard du compte, il était apprivoisé ; il le lui dit. Elle commençait à lui manquer ; essentiellement.

L'enfant arriva. Une fille. Un second fut précédé de virgules et de décimales, puis naquit ; un garçon. Avec légèreté, il évoqua avec elle les possibles ambiguïtés de leur complicité : elle en accepta les risques ; lui aussi.

Il voyageait et aimait les solitudes des longs courriers et des hôtels : elles étaient propices à l'écriture. Les mots devinrent plus forts. Si 'vous' restait la norme, de vrais 'tu' se glissaient entre eux ; de ceux qui permettent à l'autre de dire 'je'. Il dit souvent « tu me manques ; un manque de toi fait désormais partie de moi ». Elle ne refusait pas ces messages ; parfois réduits à un simple « tu » qu'elle savait compléter.

Un jour qu'ils étaient en Provence et cherchaient un village où dîner au soleil doux du printemps avancé, elle leur donna une petite fille : se retournant vers l'arrière de la voiture elle dit « Sidonie, arrête ce vacarme, tu gênes ton père » ! Ainsi cet enfant naquit entre eux et fit partie de leur complicité, de leurs secrets, de leur intimité.

Certains, je m'en souviens, disaient qu'ils formaient une paire.

Vint un jour où il crut possible et voulu regarder moins légèrement, avec elle, la complexité et les ambiguïtés de leurs rites. Il pesa ses mots.. Il dit « je désire connaître tu ; je ne veux pas que nous devenions de traitres et glauques amants ordinaires ; je sais que dans un monde qui n'existe pas, où mon âge irait avec le tien, où nous serions sans conjoints aimés, je sais que je ferais tout pour que tu veuilles faire de moi ton amour. Mon désir de te connaître est fort ; s'il comporte une composante amoureuse, il ne s'y réduit pas. Je veux grandir en pénétrant ton mystère ; dans l'intimité de ton affection. Voilà ce que je veux. Toi, que veux-tu ? ».

Troubles et tumulte. Echanges de mots désordonnés, imprécis, parfois inexacts, importants, forts, violents ou lourds. Elle dit qu'elle savait ; qu'elle ne se fermait pas. Puis elle dit aussi, surtout, et en fin : « je n'ai ni affection ni tendresse ». Puis, comme la mer qui descend

quitte le rivage sans que rien ni personne ne puisse la retenir, elle déserta leur relation.

Ces mots d'elle font pour toujours scandale dans sa tête et dans son cœur.

Tristesse, peine et colère. Qui était cet être qu'il croyait avoir rencontré ? Pour calmer sa révolte, il imagina que face à des mots rendant plus explicites la force et l'ambiguïté de l'attachement qu'elle lui portait, elle avait reculé, nue devant cette vérité. Mais il n'y croyait guère ; il fallait croire en cette inacceptable absence d'affection.

Leurs 'vous' choisis - parfois transfigurés en 'tu' uniques - devinrent communs et distants. De cette fugitive, il effaça toute trace, il jeta ses petits cadeaux anciens, les dessins de sa fille, les faireparts de naissance. Il n'eut plus avec elle que de très rares contacts professionnels. Puis rien qu'une grève pour toujours sans mer. En fermant la fenêtre de son affection, elle avait dévasté le passé – ou l'avait-elle trahi ? - et tué un avenir.

Dans ce fauteuil, maintenant - trop tard pour une colère trop vieille - il est devant cette inconnue intime et n'en attend aucune joie. Il a peur d'être à nouveau touché par son mystère du premier jour, par les bijoux des musées de leurs souvenirs. Il a mal et retient, intact, son élan vers la fugitive.

Au seuil de la vieillesse, il hésite : encouragé par la coïncidence de leur présence en ce lieu peuplé de fantômes, va-t-il dire des mots moins convenus et tenter encore d'entrer dans la lumière d'une affection partagée, ou tourner les talons et s'en aller bien vite ?

CONTRIBUTION N°6

Fin de l'entracte

Jean-Jacques Maupetit

Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ?

C'était stupide ! La pièce tenait l'affiche depuis six mois et près de cent fois déjà Xavier avait poussé cette porte au début du deuxième acte sans éprouver autre chose que la pointe de tract des acteurs qui commencent à avoir un peu de bouteille.

Jamais avant ce soir il n'avait été saisi par cette soudaine angoisse qui le paralysait au moment d'entrer en scène. Il n'y avait pourtant aucune raison. L'accueil du public avait toujours été chaleureux. Tous les soirs, les spectateurs trouvaient dans cette comédie policière bien ficelée ce qu'ils étaient venus y chercher : une pincée d'humour, une pincée de suspense, pas trop de complications et le tout servi par des comédiens jeunes, séduisants et professionnels.

Xavier lui-même possédait bien son rôle, et même s'il s'agissait d'un personnage peu sympathique, puisqu'il était le coupable, il le sentait bien et n'avait pas à forcer son talent pour trouver le ton juste.

L'ambiance au sein de la troupe était pour une fois très cordiale, presque amicale. Il avait retrouvé avec beaucoup de plaisir son vieil ami Jean-Paul, l'auteur de la pièce, qui jouait ici le rôle du commissaire de police et avec lequel il avait autrefois partagé de bons moments de théâtre. Quant à Marie... Qui aurait pu ne pas s'entendre avec elle, qui aurait pu résister à son charme ?

Il avait beau chercher, il ne s'expliquait pas ce malaise qui le poussait à partir en courant.

_ Qu'est-ce que tu fous bon dieu ! C'est à toi !

Le régisseur propulsa Xavier sur la scène.

Marie lisait, assise dans un fauteuil vaguement Louis XV a l'autre extrémité du plateau dans une demi-pénombre savamment travaillée par l'éclairagiste.

Il sentit alors que quelque chose clochait. Alors qu'elle aurait dû donner sa réplique sans lever les yeux de son livre, elle lui dit en le dévisageant d'un air inquiet « que fais-tu là ? » Ce qui n'était pas dans le texte.

Xavier eu l'impression que le revolver était plus lourd que les autres soirs. Il fit trois pas vers la salle, se tourna de profil, sortit l'arme de sa poche, visa Marie sans un mot. Affolée, elle cria : « non, pas maintenant ! »

Il appuya sur la détente. La détonation fut assourdissante.

Puis plus rien. Aucun bruit dans la salle, aucun bruit sur la scène si ce n'est le froissement d'étoffe de la robe de Marie glissant dans son fauteuil. Puis un grand cri et le rideau qui tombe.

XXXXXXX

Xavier était assis dans une salle d'attente du quatrième étage de l'hôtel de police et se demandait bien ce qu'il faisait là. Il avait tenté de sortir de la pièce pour chercher quelqu'un qui aurait pu le renseigner mais un fonctionnaire de police austère et muet, ressemblant au gardien de son immeuble lui avait fermement signifié de rester assis.

Il y avait comme un trou dans sa mémoire. Il se rappelait vaguement que ses camarades lui avaient demandé de rester dans sa loge pendant que les secours s'affairaient autour de Marie. Que lui était-il arrivé ? En tout cas, personne ne lui avait répondu lorsqu'il avait demandé de ses nouvelles. Et puis quatre hommes étaient venus le chercher. L'encadrant étroitement ils étaient sortis par

l'arrière du théâtre dans une ruelle qu'il ne connaissait pas et où une voiture banalisée les attendait.

Il ignorait l'heure qu'il pouvait être car il ne portait jamais de montre sur scène. Peut-être minuit.

« Suivez-moi, le commissaire va vous recevoir » Le policier lui prit doucement le bras et le guida dans un couloir très long que l'on devinait sans fin et où il n'y avait qu'une seule porte matelassée et sur laquelle était inscrit en lettres dorées, « commissaire divisionnaire. »

Il frappa. Sans attendre la réponse il ouvrit et s'effaça devant Xavier.

- _ Xavier Lemineur, Commissaire.
- _ Merci, laissez-nous.

Encore une porte se dit Xavier. Il fit deux pas dans la pièce et s'immobilisa hébété, ébahi, abasourdi par ce qu'il y découvrit. Derrière un grand bureau d'acajou, sous le faible halo d'un abat-jour poussiéreux, assis dans un large fauteuil de cuir, se tenait Jean-Paul !

- _ Que fais-tu là ?
- _ Pardon ? Je ne pense pas que nous nous connaissons Monsieur Lemineur. Je me présente : commissaire Jean-Paul Stuvezan. Asseyez-vous !
- _ Mais enfin Jean-Paul, qu'est-ce que c'est que tout ce cinéma.
- _ Monsieur Lemineur, il ne s'agit pas de cinéma, ni même de théâtre quoi que...Il s'agit d'un homicide, peut-être même d'un meurtre ou d'un assassinat. J'ai beaucoup de questions à vous poser.
- _ Mais tu me reconnais. Je suis ton copain Xavier ! On fait partie de la même distribution ! Je ne suis pas fou !
- _ C'est un système de défense comme un autre. Les experts psychiatriques se prononceront sur votre responsabilité. En attendant : nom, prénom, domicile, profession !

Il eût beau vociférer, hurler, supplier, rien n'y fit. Son interlocuteur restait de marbre, indifférent à tout ce tapage. Xavier finit par s'asseoir et se taire. Mieux vaut nager dans le sens de la rivière plutôt que de lutter contre le courant au risque de se noyer, pensa-t-il. Dès qu'il eut pris cette décision, il lui sembla que les choses étaient beaucoup plus simples, presque agréables. Il se laissa bercer par le ton monocorde du commissaire, répondit plus ou moins consciemment à ses questions et dans un demi-sommeil signa sa déposition.

xxxxxxx

- _ Je suis le juge d'instruction chargé de votre affaire. Asseyez-vous Monsieur Lemineur. Drôle de drame, non ?

Xavier se retint de lui dire : « mais non ! Tu n'es pas juge d'instruction ! Tu es le régisseur ! Et d'ailleurs, c'est toi qui m'a poussé ! » Mais se souvenant du sens du courant, il s'assit sans rien dire.

- _ Pourquoi avez-vous tué Marie ? Jalousie peut-être ? Ça simplifierait le dossier. Vous comprenez, on retomberait dans du classique. C'est mieux pour tout le monde, les juges, les avocats, les jurés... mais enfin c'est vous qui voyez. C'est votre affaire après tout.. Ce que j'en dis...
- _ Mais je n'ai pas tué Marie !
- _ 483 !
- _ 483 ?
- _ Oui, ne faites pas l'imbécile ! 483 personnes vous ont vu tirer sur Marie ce soir là.
- _ Effectivement, vu comme ça....
- _ Vous reconnaissez donc avoir tiré sur elle. C'est un bon début. Alors pourquoi ?
- _ Pourquoi ? Mais parce que j'étais obligé. C'était écrit vous comprenez ? C'est Jean-Paul qui l'a voulu comme ça. Moi personnellement j'aurais tiré plus tard, au troisième acte par exemple. Je le lui ai dit plusieurs fois mais il n'a pas voulu en démordre. Après tout c'est lui le responsable.
- _ Ne cherchez pas à vous défausser sur votre complice ! Et l'arme, le revolver d'où vient-il ?

- C'est le régisseur qui est le fournisseur de toute la troupe.
- Fournisseur ? Fournisseur de quoi ? Des trafics ? Vous fumez ? ça ne m'étonnerait pas dans ce milieu...
- Non je ne fume pas. Enfin j'ai fumé quand j'étais jeune. Il y a longtemps. Et puis je portais la moustache. Mais ça ne m'allait pas très bien.
- Je comprends, des circonstances atténuantes peut-être ? Pourquoi pas ? Le jury appréciera. Mais avant les circonstances atténuantes, il faut des aveux. Alors ? Vous avouez ?
- J'avoue que...
- Très bien. Il était temps. D'ailleurs vous entendez la sonnerie de la fin de l'entracte ? Il faut regagner nos places !
- La sonnerie ?

Xavier sentit que quelqu'un le secouait vivement.

- La sonnerie ! La sonnerie, tu entends la sonnerie du réveil ! Il est l'heure de te lever si tu ne veux pas être en retard !

Il ouvrit les yeux, regarda Marie son épouse et avec un soupir de soulagement lui dit : « c'est la dernière fois que l'on sort au théâtre en semaine. Décidément je ne suis pas fait pour me coucher si tard. »

CONTRIBUTION N°7

Face au passé

François Vinçotte

A la sortie de l'école de Lyon Ste Foy, Antoine allait toujours goûter chez Paul, son meilleur camarade de CM2. Sa gourmandise y trouvait son compte: Paul habitait à cent mètres de l'école et sa grand'mère confectionnait les meilleurs biscuits à la confiture. Elle aidait aussi les deux amis à faire leurs devoirs.

Antoine l'appelait Mamie Betty. Il apprit peu à peu de la bouche de Paul qu'elle avait toujours habité Dijon et qu'elle y avait passé son bac. Maintenant qu'elle était veuve, elle habitait chez sa fille.

Un jour qu'il finissait sa tasse de chocolat, Antoine lui demanda :

- _ Mamie Betty, avais-tu des petits amis à Dijon ?
- _ Oui, beaucoup ! répondit-elle en riant.
- _ Tu as eu un vrai petit ami, alors, poursuivit Antoine.

Après avoir marqué un temps d'arrêt, Betty répondit en souriant que cela ne le regardait pas : - Tu es bien curieux, petit Antoine !

Mais Antoine nota, comme tous les enfants perspicaces, que Betty avait soudain regardé à travers la fenêtre de la cuisine un objet lointain et avait dénoué ensuite nerveusement son tablier.

- _ Tu as tout fait comme mon grand-père. Il a été au même lycée que toi, rajouta Antoine pour faire oublier sa curiosité.

Un mois plus tard Antoine et son grand-père, de passage à Lyon, se promenaient dans le parc de la Tête d'Or. La conversation porta sur l'école.

Antoine esquiva rapidement la question de ses résultats de classe et de ses performances en mathématiques pour parler soudain de Mamie Betty et de ses pâtisseries.

- _ Elle a été à Dijon comme toi ! lui annonça-t-il fièrement.
- _ Ah ! Il réfléchit un instant : - Quel âge peut-elle avoir ?
- _ Je ne sais pas mais Paul m'a un jour dit qu'elle avait passé son bac pendant le putsch d'Alger et qu'elle devait aux circonstances sa mention Assez Bien.

Je suis certain qu'il a bien dit « Putsch » parce que je lui ai demandé ce que cela voulait dire. Antoine regarda son grand-père qui sembla soudain attentif.

- _ Et tu dis qu'elle s'appelle Betty ! Demanda-t-il à Antoine.

Il avait connu une Betty entre 1956 et 1958, précisément à Dijon. Un amour de jeunesse. Des surprises-parties organisées chez les uns et les autres. Ils les quittaient tous les deux vers minuit pour se retrouver dans le grenier des parents. Jamais l'un sans l'autre. Et puis vinrent les examens importants.

- _ Jamais il ne pourrait les réussir s'ils se voyaient autant ! Pensa-t-il.

Il rompit tous ses liens avec elle. Sans un mot. Comme un lâche. Comme le sont la plupart des hommes qui, dans d'autres circonstances, font preuve de courage.

Ses anciens camarades de lycée lui apprirent trois ans plus tard que sa Betty avait eu une grave dépression. Ils ne se gênèrent pas pour lui donner tort. Il n'en fut pas très fier.

- _ Comment puis-je m'assurer maintenant qu'il s'agit bien de la même personne ?

Le grand-père ne savait pas comment procéder. Le bon sens voulait qu'il allât accompagner un jour Antoine chez cette fameuse Betty.

_ Et si jamais il s'agissait de la même, comment réagirait-elle ?

Certainement pas en se jetant dans mes bras. Et elle pourra tout autant me claquer la porte au nez. Il le méritait. En outre, elle refusera peut-être de continuer à recevoir Antoine. Il ne devait pas mêler Antoine à une histoire ancienne dans laquelle, de surcroît, il n'avait pas un rôle très glorieux.

Le grand-père revint à la réalité en proposant à Antoine de rentrer à la maison puisqu'on fêtait son anniversaire pendant le dîner et qu'ils allaient finir par arriver en retard.

Paul était évidemment présent. Paul aurait-il une ressemblance avec sa Betty ? Songea-t-il.

Peut-être : le même visage ovale et ces mêmes grands yeux noirs qui vous scrutent.

_ Dis-moi, Paul ! Ta grand'mère a-t-elle eu un métier ?

_ Je crois qu'elle était médecin mais qu'elle a tout abandonné quand ils sont partis.

_ Où ?

_ En Australie.

Cela, il l'ignorait mais il est vrai que ses camarades avaient évoqué la faculté de médecine en parlant de Betty. Cela pouvait concorder. La curiosité et le remords ravivé commençaient déjà à le ronger.

Après le dîner, Paul, rentré chez lui, décrivit à Mamy Betty la séance du gâteau, des bougies, des photos et des flashes qui projetaient des ombres éphémères sur les murs. Il n'oublia pas non plus les chants.

_ Tu sais Mamy, la maman d'Antoine a une très jolie voix. Il paraît qu'elle peut chanter à la messe toute seule.

_ On dit « a capella ». Mais parle-moi de ce fameux grand-père. Est-il grand ?

_ Je n'en sais rien, moi. Comme Papa.

_ Et ses yeux ?

- _ J'ai remarqué ce soir pour la première fois qu'ils étaient presque jaunes. J'ai bien vu leur couleur quand ils étaient éclairés par les bougies. La maman d'Antoine, qui a les mêmes, a dit qu'ils avaient tous les deux des yeux d'Auvergnat.

Ces yeux d'Auvergnat ! Ne jouait-il pas au modeste quand les filles y faisaient une légère allusion ! Ce grand-père était donc son Jacques. Elle lui avait pardonné depuis comme toutes les femmes qui pardonnaient à Jacques tout en le jugeant inconstant.

Jacques, puisque c'était bien lui, imaginait leur rencontre. Sa Betty ouvrirait la porte et sans broncher le regarderait en relevant la tête comme chaque fois qu'elle n'était pas à son aise. Jacques, à ce propos, avait trouvé que, dans South of Africa, Meryl Streep eut cette même façon de redresser le buste et la nuque quand, assise sur une malle de voyage, Robert Redford entra soudain dans la pièce.

Le lendemain, Jacques prit le prétexte d'aller chercher du pain pour effectuer un repérage des lieux, ce qu'il ne faisait jamais et ce qui étonna sa fille. Il n'avait pas osé demander à Antoine où se trouvait la maison de Paul. Mais dans cette rue, à cent mètres de l'Ecole, il ne pouvait pas hésiter. En fait les maisons dans ce quartier étaient nombreuses et construites sur le même plan de l'après-guerre : un jardinet en façade et une porte d'entrée située en haut d'un perron abrité par une marquise.

Jacques rentra chez sa fille en se demandant comment il allait bien faire pour trouver la maison de Betty.

- _ Et en plus, je ne suis pas sûr d'en avoir envie ! Satisfaire sa curiosité, oui ! Mais se retrouver face à son passé ! Le désire-t-on tant que ça ?

Il eut soudain une idée : Il allait proposer d'aller chercher Antoine chez Betty après le goûter.

- _ Tu n'y penses pas lui répondit sa fille. D'abord Antoine sait parfaitement rentrer tout seul car il a l'impression d'être indépendant un court moment. Ensuite j'aimerais que tu viennes me chercher en voiture à la sortie du bureau car

j'aurais fait des courses pendant le déjeuner et je ne me sens pas la force de prendre l'autobus, chargée comme un baudet.

- Voilà une bonne idée qui tombe à l'eau ! Si seulement Betty mettait le nez à la fenêtre au moment où je passe devant chez elle ! Et ce Paul ! Après tout quel est son nom de famille ?

Jacques décida de poser la question à son petit-fils le soir même, l'air de rien.

- Paul Lemaire. Il s'appelle Lemaire. Les copains se moquent toujours de lui en disant que Monsieur Lemaire est « le père » de son fils.

Jacques se souvint un instant de ces cruels jeux de mots d'écoliers. Maintenant qu'il connaissait le nom de Paul, il lui fallait consulter l'annuaire téléphonique. Une chance : ils ne figuraient pas sur la liste rouge.

Le soir même, Jacques prétextait une promenade digestive de quelques instants. Personne ne voulut l'accompagner.

Il passa à plusieurs reprises devant la maison de Betty et se résolut enfin à sonner à la grille. Néanmoins, toujours indécis...

« Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? »

CONTRIBUTION N°8

Drôle de mail

Claude Bonnet

Le cendrier est plein ! Il avait pourtant décidé résolument de cesser de fumer, mais les gestes réflexes des doigts, la volute bleue de fumée et l'odeur âcre s'imposent derechef ; il n'y peut rien ; le voudrait-il ? Il n'en sait rien ! Il s'en fout ! Tom a les yeux rougis et les joues creuses ; le jour pointe par dessus les toits ; rien ne va plus ; arrivé où il en est il ne peut pas renoncer ! Sûr, il va somnoler au boulot, affronter la curiosité des collègues, être lent à réagir, marcher à côté de ses pompes !

Une nuit blanche de furetage et pianotage sur son clavier, des yeux qui papillotent devant l'écran, mais voilà que la moisson est belle, et inattendue !

Tom « la fouine » est sur le bon filon, c'est maintenant une certitude; tout concorde et ce paquet de nœuds qu'il ausculte depuis quelques semaines se démêle dans sa tête. La lumière sort de l'obscurité !

Au début, c'était un jeu, un jeu pervers, comme une bonne blague dont on pourrait sortir avec un franc éclat de rire et une pincée d'humour. Maintenant le jeu devient sérieux, voire grave ; alors, à l'instant, pour Tom, au sortir d'une nouvelle nuit de traque, c'est comme dans la vraie vie qui mêle le doux et le dur, la fantaisie et le tragique, la débîne ou la responsabilité ! Il a regardé avec amusement des choses qui se diffusent et transitent sur la toile, tel l'observateur qui épie le va et vient derrière l'entrebâillement d'un volet de fenêtre, puis il a rapproché des événements distants glanés de ci de là, puis il a cherché des traces de validation, éliminé des hypothèses et étayé des raisonnements, enfin, il en est là maintenant, il a acquis une

conviction sur l'origine des drames. Reste donc à affronter la dernière étape du processus décisionnel : que dois-je faire, et vais-je le faire ?

Le hasard d'une récente lecture lui a placé sous les yeux une expression surprenante de Romain Rolland. Mais au fait, est-ce le hasard ou le destin ?

- Je m'embrouille, pense Tom
- Je suis libre et non déterminé ! le destin me priverait de l'essentiel si mes pas sont déjà tracés dans la glaise !

La volute bleue de la fumée de cigarette, légère et impalpable, enchanteresse, monte en spirales ténues et fait lever les yeux au-dessus de la matérialité bordélique du futoir du bureau, de la bibliothèque, des placards mal fermés, des objets qui jonchent le parquet.

Cette trace bleue, pâle, évanescence, force à la pause ; le temps est suspendu, un bref instant !

Mais, quid de Romain Rolland ?

- OK, hasard ou destin ? qu'en dire ? qu'en penser ?
Je ressort ma martingale, pense Tom :
- Le hasard m'a mis Romain Rolland sous le nez, mais c'est le destin qui m'a permis d'en retenir la substance au lieu de n'en rien voir !
- Romain Rolland dixit : « le héros, c'est celui qui fait ce qu'il peut », tant il est vrai que si peu réalisent ce qu'il peuvent !

Nouvel abandon de l'immédiateté, regarder en haut et à gauche, s'intérioriser un bref instant ;

- Ma conviction étant assurée, ce qui me paraît devoir être fait est énorme, vais-je donc faire ce que je peux ? ai-je de la graine de héros ?

Tom « la fouine » et son copain Dick « le renard » jouent sur la toile comme Marie Antoinette faisait des réussites, passe-temps dit-on, par addiction vraisemblablement.

Il y a quelques mois, leur virus informatique bien à eux, longuement et patiemment peaufiné, est parti sur la toile infester les organismes atteints de quelques fragilités dans l'épiderme. Tapi dans l'ombre d'êtres virtuels au nom patronymique de « IP » le virus de Tom retransmet fidèlement des fichiers récupérés quotidiennement chez son hôte.

Tom sait que l'IP « x » qu'il surveille se prénomme « Fernand », d'une banalité évidemment suspecte. Pour rester un vulgaire quidam fondu dans la foule, mieux vaut ne pas évoquer un nom de star ou du show bizz !

À en juger par la ponctualité et la fréquence de sa correspondance internet, Fernand a une vie bien rythmée, sauf qu'elle est entrecoupée de périodes effervescentes et imprévisibles. Tom stocke, classe, compare et fait les rapprochements chronologiques de toute cette correspondance de Fernand.

Tom a passé des heures de perplexité à étudier ces données. Il a testé une bonne dizaine de logiciels de décryptage pour en approcher le sens et y voir clair. Il n'est pas mécontent du résultat. Fortuitement pourrait-on penser, intuitivement peut être, combinatoirement rétorquerait Tom, une corrélation est apparue entre la nature et la fréquence des mails cryptés de Fernand et les événements criminels affectant la SNCF, lesquels explosent au petit matin dans la presse et les médias nationaux.

Cette étude a fait un prodigieux bon en avant lorsque Tom a pu faire le rapprochement entre les trois derniers sabotages de lignes TGV et la périodicité, l'intensité et la multiplicité des échanges mail de l'ordinateur de Fernand.

Cet épais mystère a laissé filtrer un raie de lumière lorsque des indices concordants ont localisé l'IP à proximité de la gare de la Part Dieu ; le rythme des échanges traduisant alors des activités nocturnes inhabituelles.

Depuis l'origine de l'affaire, la plupart des mails transmis par le virus « Dictom » étaient un mélange d'expressions en clair et de chiffres réfractaires aux cryptogrammes.

Tom, épuisé, contemple la volute de fumée bleue.

Tom a passé une entière nuit blanche, ne sait pas encore s'il va agir.

Tom ne sait toujours pas s'il est un héros !

Tom va en parler à Dick.

Il doit aller au boulot, se lève de sa chaise, s'étire comme un chat, baille à s'en décrocher les mâchoires, décide de garder sa barbe de trois jours, tourne les talons.

Le léger souffle discret de son MacBook Air annonce quelque chose. Tom se précipite et lit stupéfait le dernier mail reçu par Fernand :

« le 45613 - 0618 au T478 ASAP »

Il enfle sa veste, dévale les escaliers quatre à quatre, heurte son voisin dans le hall, s'excuse en se retournant et frappe de la tête le montant de la lourde porte d'entrée de l'immeuble, pioche dans sa poche la monnaie, retire son journal du matin au kiosque du coin de rue, s'immobilise en lisant la une :

« Nouvel attentat sur la ligne TGV Paris – Nice ; 5 heures d'immobilisation en rase campagne ; un mort de crise cardiaque ; manifestation monstre des passagers ! »

Tom doit faire quelque chose, il aurait dû réagir dès cette nuit, il sera un héros !

Dénoncer le criminel ? pas si simple ! livrer son savoir c'est aussi dévoiler ses manigances, c'est écrire sur son front à l'encre indélébile « hacker », c'est s'exposer à la réprobation de tous sans considération pour le service rendu !

Tom marche à pas lent, très lent.

Ailleurs, voici déjà quelques heures, Fernand a bouclé son sac de voyage, enfilé sa tenue de service et obtempéré à l'ordre reçu. Fernand est contrôleur et chef de trains TGV, toujours disponible et prêt à défendre l'image de la compagnie, à faire tout ce qu'il faut pour

faire rouler les trains malgré les incidents, les aléas, les embuches, les pannes, les roublardises des collègues du midi qui se mettent en grève pour un oui ou un non au mépris de l'urgence d'un inconnu qui joue son avenir sur le respect d'un rendez-vous crucial.

Fernand a lu son mail calmement, il va assurer en urgence son métier de chef de train de remplacement dans le TGV n° 45613, à 6h 18 TU, en gare de Part Dieu, avec qualification de l'article T478 de la convention collective. Fernand est heureux, il a sa promotion.

Tom est face à la gendarmerie ; il hésite sur le seuil ; va-t-il entrer ou tourner les talons et se sauver très vite ?

CONTRIBUTION N°9

Ça m'est égal

Marie-Françoise Doutré

Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ?

Le ciel était bleu, il faisait chaud, les passants se pressaient sur le trottoir de l'avenue, les voitures rejetaient leur dose d'oxyde de carbone, et lui, Benjamin, il regardait. Au milieu de la foule qui l'entourait il se sentait perdu. Et pourtant, ce moment, il l'avait espéré, préparé, tout comme la famille et les amis.

Et aujourd'hui, aujourd'hui son père, maintenant bien vieux, paradait au bras d'une nouvelle conquête, bien jeune avec la quelle il partirait tout à l'heure sur une grosse moto, Harley Davidson sans doute. Sa mère, capeline au vent, s'agitait, faisant des signes à toute la parentèle, avec le regard qui revenait toujours vers ce mari qui l'ignorait. Ses sœurs, divorcées de longue date, n'en pouvaient plus de crier derrière leurs enfants qui couraient en tout sens. Ses amis, ils étaient tous là, ou presque. Il y avait Jacques, le copain de toujours, qui errait entre les groupes, repérant celle, ou celui, qui partagerait sa soirée, Paul et Valérie qui se disputaient encore dans un coin, pour savoir s'il fallait accepter ou non la promotion de Paul, promotion qui les entrainerait en Australie, sacrifiant ainsi les rêves de carrière de Valérie. Simon, lui, attendait sa copine, il l'attendait toujours, et elle arrivait toujours, toujours en retard, toujours discrète disait-il, mais dans une décapotable rouge et bruyante qui focalisait l'attention sur elle. Il manquait Sophie, la confidente de tous, celle qui savait écouter, qui savait consoler, et qui était toujours là pour transporter les uns les autres dans sa vieille deudeuche ; sa grand-mère avait besoin d'elle, lui avait-elle dit tristement quand elle avait appris la date retenue.

Et puis, il y avait Ophélie qui l'attendait dans sa robe immaculée. Mon Dieu qu'elle était belle, et qu'elle paraissait douce, aimante et si organisée ; c'est elle qui avait tout préparé, les papiers, les invitations, la réception et la voiture qui les emmènerait ce soir, une Rolls Royce blanche enrubannée, digne de l'évènement comme avait dit Ophélie. A ses côtés ses parents et ses témoins, Jeanne et Béatrice. Ses parents se tenaient par la main, même si leurs regards partaient dans des directions très différentes. Jeanne était accompagnée de Pierre, un beau parti, bien sous tout rapport, et avec lequel elle convolerait en justes noces le mois prochain. Ils seraient sans doute invités Ophélie et lui. Béatrice, exubérante dans sa robe jaune bavardait avec Ophélie, ou plutôt exerçait ses talents de langue de vipère : la tante Jeanne va très mal, le couple Paul et Valérie va casser, les enfants sont bruyants, ils perturbent, mais heureusement Sophie avait eu le bon goût de ne pas venir, elle avait dû trouver tout cela trop excentrique, trop luxueux. Heureusement, elle aurait fait tâche.

Entrer ou pas n'était pas la question : il fallait y aller, il le devait. Et il entra. Le maire n'était pas encore arrivé, mais on les fit s'installer dans la grande salle décorée, après une montée des marches un peu désordonnée, avait fait remarquer Ophélie. Et ils attendaient, tous, continuant leurs conversations ou se replongeant dans leurs rêves. Sa mère et ses sœurs paraissaient soudain très tristes, comme si cette salle leur rappelait des souvenirs. C'est vrai que c'était là qu'elles s'étaient mariées, pour le meilleur et pour le pire ; mais il lui semblait que c'était plutôt des souvenirs amers. Le mariage ne serait-il qu'une illusion ?

La chaleur de l'été et la pression de l'évènement attiraient le regard vers l'extérieur, et au travers des grandes fenêtres de la pièce on pouvait voir les passants s'affairer, la file des voitures s'effiloche au gré des feux tricolores, et quelques chalands s'arrêter pour examiner la Rolls. Mon Dieu qu'elle était laide et convenue cette voiture, pensait-il.

Et enfin le maire, car Ophélie avait obtenu que ce soit le maire en personne qui officie, fit son entrée. Après quelques bruits de chaises, des raclements de gorge –allergie ou inquiétude- tout le monde avait le regard fixé sur l'homme qui pouvait changer leur destin à tous deux, son destin à lui.

Après les salutations, le maire commença à lire le code, mais l'esprit de Benjamin s'échappa. Il était ailleurs, dans la maison de sa grand-mère, à la campagne, avec les oiseaux qui chantaient, les fleurs de la prairie qui formaient un bouquet sur la grande table où tout le monde se rassemblait pour manger ; son père et sa mère, radieux, revenaient d'une promenade manifestement réussie, ses sœurs se racontaient leurs derniers exploits amoureux, et lui jouait avec Vincent sur le vieux tracteur. Mais au fait, on ne l'avait pas invité Vincent : trop paysan avait décrété Ophélie ! Et puis il y avait eu l'installation à Paris, les études, les copains, Jacques, Paul, Simon, les copines, Marie qui les avait quittés, Sophie et Ophélie. Peu à peu chacun avait trouvé "sa" copine et tout naturellement Ophélie avait choisi Benjamin ; Ophélie décidait tout, organisait tout. Et même si Benjamin préférait la 2CV de Sophie au petit coupé sport d'Ophélie, même si les gros fous rires de Sophie lui manqueraient sans doute, le sérieux d'Ophélie et surtout sa détermination n'avaient laissés place à aucun choix. Et enfin il y avait eu ce jour où Ophélie avait annoncé au petit groupe : " nous nous marions le 12 juillet prochain". Il revoyait l'air triomphant d'Ophélie, la mine surprise de Jacques, Paul, Simon et surtout les grands yeux étonnés de Sophie.

"Benjamin voulez vous prendre pour épouse Ophélie ici présente..." L'officier d'état-civil regardait Benjamin l'air confiant, mais l'esprit de Benjamin était encore ailleurs, dans les champs sur le tracteur, dans la vieille voiture des parents, avant qu'ils ne s'éloignent, dans le break de sa sœur avec ses nièces, quand sa sœur était heureuse, dans la 2CV avec Sophie lors de son déménagement, coincé entre un lampadaire et une chaise mais riant aux larmes.

"Benjamin voulez vous prendre pour épouse Ophélie ici présente..." L'officier d'état-civil réitérait sa question avec un peu d'impatience dans la voix. L'assemblée commençait à s'agiter. Dehors les grands arbres se balançaient, le bruit des voitures enflait, le soleil continuait sa montée, et l'inquiétude gagnait Benjamin : tous ces moments de bonheur avec tous ces gens si tristes aujourd'hui, et si c'était le mariage, ou plutôt ce "oui" qu'il n'avait pas dit encore, et si c'était le "convenu" de ce mariage qui gâchait tout.

"Mais enfin Benjamin, nous allons être en retard, la voiture est là" disait la voix d'Ophélie. Et tout à coup cette injonction projeta Benjamin dans ce véhicule absurde, dans cette tenue absurde, au milieu de tous ces gens venus pour un mariage, alors qu'ils n'avaient pas réussi à sauvegarder le leur. Il avait besoin d'air, il avait besoin de respirer, de ne plus se laisser dicter ses actions ; et c'est alors que dehors il la vit, la 2CV, la vieille 2CV de Sophie : elle était là, de l'autre côté de la rue. Et il sut que c'était avec elle qu'il voulait finir ses jours.

Il se tourna alors vers l'officier, et dit "non". Il avait hésité, il était entré, mais il repartait, vite, loin, retrouver sa vérité.

CONTRIBUTION N°10

Deuxième lecture

Pascal Quéré

« ... Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? ».

C'était la dernière phrase. Il vérifia quand même, par acquis de conscience, qu'il n'y avait pas un dernier paragraphe au dos de la page, mais non, c'était bel et bien la dernière phrase du roman. Pas non plus de mention d'un prochain tome à paraître. Il enleva ses lunettes, reposa le livre sur le guéridon, s'enfonça un peu plus dans le dossier du fauteuil, ferma les yeux un court instant, et poussa un long soupir. Dans cet ordre ou dans un autre, les mêmes mots lui venaient : déception, frustration, incompréhension.

Il serait injuste de dire que le livre dans son ensemble lui avait déplu. L'histoire n'avait rien d'original en soi, mais le style était vif et la psychologie du personnage central particulièrement fouillée. On pouvait en outre lui trouver un intérêt documentaire, tant les descriptions minutieuses restituaient admirablement le décor de l'Angleterre de la fin du XIXème siècle. Mais cette fin – qu'on lui pardonne ce mauvais mot - le laissait décidément sur sa faim ! Cette ascension sans chute, ce non-dénouement face à la porte de l'appartement était une vraie non-fin. Que se passait-il après ? On n'en saurait rien. Une véritable queue de poisson. Le procédé, usé jusqu'à l'os, l'agaçait. Laisser à l'imagination du lecteur le choix d'un dénouement avait pu passer parfois pour une astuce narrative géniale ou audacieuse (Edgar Poe peut-être ?), mais ici, on soupçonnait plutôt un auteur en panne d'inspiration qui ne savait plus comment terminer son récit.

Il chercha à se rappeler comment son attention s'était portée sur ce livre dans la librairie. Contrairement à son habitude, il ne s'était

cette fois fié ni au conseil du libraire, ni à la notoriété de l'auteur. Ce Jacques Perri, vraisemblablement un écrivain novice qui délivrait là son premier roman, lui était absolument inconnu auparavant. Ce qui avait guidé son choix, c'était la force de conviction du quatrième de couverture qui reproduisait, à la mode américaine, quelques entrefilets laconiques de critiques de presse : « Un premier coup de maître – L'Express », « Un nouvel éclairage sur la psychologie du Tueur – Le Parisien », ou encore « Une lente escalade vers l'inéluctable – Le Figaro Madame ». On pouvait a posteriori se demander si la critique ne s'était pas laissée abuser par la couverture noire et inquiétante du livre. Car cette phraséologie caractéristique du polar ne s'accordait en définitive ni au genre de l'ouvrage - à l'évidence davantage un roman psychologique et social qu'un polar -, ni à ses effets. Il avait beau essayer de se souvenir des détails, rien dans le déroulement de l'action ne laissait présager quelque chose d'inéluctable. La phrase finale, une hésitation formulée sous la forme d'une question, semblait suffisamment neutre pour ne favoriser a priori aucune des hypothèses. Toutes avaient donc d'égales chances : le personnage pouvait franchir le seuil et entrer – et alors aussi bien commettre un crime que faire une demande en mariage -, mais il pouvait tout autant tourner les talons et s'en aller très vite, pour reprendre les termes exacts employés. Pourquoi cette certitude du Figaro Madame quant à l'*inéluctable* ?

De nouveau, il fit l'effort de reconstituer les péripéties de l'intrigue depuis son début. L'enfance du personnage principal, John, dans un orphelinat du Warwickshire, constituait une première partie fleuve. Quelques tableaux classiques de brimades et de réprimandes propres à cette époque, dans un style et un esprit qui empruntent largement à Dickens. Plus insoutenable, la scène de furie où John prend la défense d'un camarade face à une jeune fille délurée à peine plus âgée qu'eux, au cours de laquelle il arrache accidentellement un doigt à l'écolière. John ? A vrai dire, il n'était plus si sûr. De mémoire, le prénom du personnage n'était mentionné qu'une seule fois dans le premier ou le deuxième chapitre, et plus jamais par la suite. Cela pouvait être aussi bien Jack ou James. Mais peu importait. La suite du roman restait fidèle à la ligne biographique du personnage, avec des études en médecine sacerdotales et brillantes dans le Sussex, et quelques anecdotes illustrant un caractère ambigu vouant une haine viscérale au vice et à la luxure. Dans la dernière partie, le temps ralentit soudainement. Quarante

pages, soit presque autant que la partie précédente qui couvre cinq années d'étude, retracent le déroulement d'une seule journée à Londres : la déambulation au bord de la Tamise, la rencontre avec une élégante bourgeoise à Hyde Park, l'échange des politesses d'usage. Plus tard en fin d'après-midi, John retrouve quelques camarades d'étude dans une taverne près des docks, puis se dirige à la nuit tombée vers l'appartement de la femme rencontrée au parc. Ce qui nous amène à la décevante scène finale où il hésite devant sa porte.

Certes, il y avait l'accélération du rythme. Certes, il y avait l'ambiance lugubre du brouillard et de la nuit. Mais alors qu'aucun signe annonciateur n'avait transparu dans les pages précédentes, fallait-il conclure avec les critiques enthousiastes qu'un drame allait se produire... ?

Ou alors il avait raté quelque chose de subtil.

Il se leva du fauteuil et décida de sortir prendre l'air pour se changer les idées. Dehors, le soleil radieux qui régnait sur Paris offrait un réjouissant contraste avec le brouillard épais de cette dernière journée londonienne. Une exposition, un cinéma, ou juste une promenade, il déciderait en chemin. Il prit sur la table le guide des sorties, et tout en enfilant son manteau et en rassemblant ses affaires, il commença à le feuilleter distraitement. Alors qu'il se préparait à verrouiller la porte de l'appartement, un encart du magazine lui sauta au visage. Coïncidence fâcheuse pour qui cherche à tourner la page, on y parlait justement du livre de Perri. Il ne put se dérober à la lecture du commentaire :

« Le premier livre de Jacques Perri est saisissant. Sur la foi de documents d'archives, de témoignages d'époque, et surtout du dossier discrètement déclassifié par Londres l'année dernière et qui passe pour être une confession signée de la main même de l'intéressé, les événements de Whitechapel prennent un nouveau relief. L'histoire de *l'après*, et même si des zones d'ombre ou des controverses demeurent encore aujourd'hui, est largement ancrée dans la mémoire collective. Mais il ne s'agissait pas pour Perri d'écrire une n-ième enquête sur le sujet. Tout l'intérêt du livre et le talent de son auteur résident précisément dans la reconstitution romancée de l'histoire inconnue, celle de *l'avant* : les jeunes années du monstre dans l'Angleterre profonde des années 1860, la lente

maturation de son inclination pour le mal, jusqu'au moment précis où l'histoire connue commence et bascule dans l'horreur, dans la terrible nuit du 31 août 1888, durant laquelle Jack se présente au 12, Hooper Street, domicile de Mary Ann Nichols, dont le meurtre épouvantable allait marquer le commencement de la série macabre de l'Eventreur. »

Il leva les yeux du magazine et reposa instinctivement la main sur le bouton de la porte. Dehors, les nuages avaient tout à coup masqué le soleil et les ténèbres envahissaient les rues. A présent, il hésitait sur le seuil : allait-il sortir, ou bien tourner les talons et revenir à son livre très vite ?

CONTRIBUTION N°11

Drôle de fête !

Jean Sousselier

Quand j'ai trouvé ce mail dans ma messagerie, mon premier réflexe a été de le supprimer tout de suite, comme je le fais pour toutes les propositions douteuses : des Rolex à la portée de toutes les bourses, des boîtes de Viagra idem, ou encore des millions de dollars à partager avec une pauvre fille dont le père est décédé brutalement en Afrique.

Cependant, en le lisant, je me suis dit qu'après tout, il semblait très honnête :

« J'organise une petite fête chez moi demain soir, et j'invite mes voisins les plus sympathiques. Répondez-moi OK si vous comptez venir. Je vous donnerai alors tous les détails.

Votre voisine Sophie ».

Je venais d'emménager au rez-de-chaussée d'un très bel immeuble du 7ème arrondissement, et je me suis dit qu'au fond, le seul risque était de tomber dans une soirée ennuyeuse, et il me serait facile alors de m'en échapper.

J'envoyai donc mon accord, et moins d'une heure après je reçus une réponse de la même Sophie, me donnant le lieu (au 6ème étage de mon immeuble, porte en face de l'ascenseur), l'heure (19H), et ajoutant quelques précisions :

D'abord, il s'agissait d'une soirée déguisée, le thème en étant : « une soirée Romaine ». Il était précisé qu'un simple drap blanc pouvait, avec un peu d'adresse, faire une toge acceptable.

Ensuite il était demandé d'apporter quelque chose (pour les hommes, une bouteille de Champagne, pour les femmes, un biscuit ou quelques canapés), afin que la fête soit l'affaire de tous, et qu'ainsi l'ambiance n'ait aucun mal à se créer.

Tous ces éléments m'apparaissant sympathiques, je n'hésitai plus, et le lendemain, à l'heure dite, je sortis de chez moi, une bouteille de Champagne à la main, vêtu simplement d'un drap de lit dont je m'étais enveloppé avec autant d'efforts que d'épingles.

Arrivé au 6ème étage, la porte de l'appartement en face de l'ascenseur était grande ouverte, et donnait sur une vaste entrée. Au fond, on voyait un groupe de personnes qui me tournaient le dos, mais curieusement, au lieu des toges ou tuniques blanches attendues, elles étaient toutes vêtues de noir. Je fis quelques pas, plusieurs personnes se retournèrent pour me regarder d'un air étonné, d'autres s'effacèrent, et ainsi je pus apercevoir ce qu'elles étaient en train de contempler : des couronnes de fleurs posées sur un cercueil flanqué de quatre grands cierges ! J'eus du mal à ne pas lâcher ma bouteille, et je restai ainsi immobile et stupide. Un homme se détacha du groupe, et vint vers moi :

- Monsieur, je suis le commissaire de police du 7ème arrondissement, si vous voulez bien me suivre ?
- Mais, balbutiai-je, je ne comprends pas, j'ai un mail, j'étais invité...
- Oui, oui, venez m'expliquer cela.

Et il m'entraîna dans un petit bureau voisin, où je lui expliquai toute l'affaire. Heureusement j'avais apporté à tout hasard une copie du mail, que j'avais glissé dans la poche de mon caleçon.

- Bien, votre bonne foi n'est pas en cause. D'ailleurs, vous êtes plusieurs dans le même cas. Nous recherchons très sérieusement le mauvais plaisant qui a organisé cette prétendue fête.
- Croyez-bien que je suis confus de ma conduite. Puis-je rentrer chez moi maintenant ?
- Vous n'y pensez pas ! Savez-vous qui est dans le cercueil ? C'est X, ancien ministre, intime du Président de la République Y. Beaucoup de hautes personnalités vont défilier ce soir pour

saluer sa dépouille, et il ne serait pas convenable qu'on vous trouve errant dans les escaliers dans cette tenue. Vous allez rester quelque temps dans la pièce voisine, en compagnie des autres invités de cette fête.

Et, comme je protestais encore :

- Vous ne voulez pas qu'on vous poursuive pour outrage à défunt, et trouble de l'ordre public ? Allons, ne faites pas d'histoires.

Il ne me restait plus qu'à m'incliner. Il m'entraîna dans la salle à manger, dont la porte était gardée par un agent en tenue. A l'intérieur, plusieurs personnes, hommes ou femmes, dans d'in vraisemblables harnachements de draps ou tissus blancs, étaient assis, penauds, autour de la table.

Je pris place sur un siège libre, à côté d'une jolie blonde dont la courte tunique frisait l'indécence.

Personne ne parlait, certains étaient plongés dans la contemplation de leur téléphone. Chacun avait posé sur la table, qui sa bouteille de Champagne, qui sa boîte de canapés ou de gâteaux.

Une heure passa. De temps en temps la porte s'ouvrait pour laisser entrer un nouvel invité, l'air ahuri, qui prenait place sur la première chaise rencontrée.

Certains commençaient à bâiller, la faim, sans doute, ou l'émotion. D'autres s'entretenaient à voix basse avec leur plus proche voisin. Ma voisine commença à tripoter la boîte qu'elle avait apportée. Puis, poussée par l'ennui autant que par la faim, elle l'entr'ouvrit très délicatement et en tira un petit four qu'elle commença à manger avec la plus grande délicatesse. Ma foi, cela me donna envie, et cela devait tellement se voir qu'elle me désigna la boîte en m'encourageant à me servir. Ce que je fis sans me faire autrement prier, je me régalai du petit four, la remerciai vivement, et elle de m'inviter à me resservir ! Les autres, voyant cela, se mirent à ouvrir toutes les boîtes, les faisant circuler avec la plus grande cordialité, chacun se servant de canapés, sandwiches et biscuits divers. En même temps, les langues se déliaient, et les conversations allaient

bon train. Les sujets ne manquaient pas, entre le farceur à l'origine de cette situation, et les commentaires sur le ministre qui dormait son dernier sommeil dans la pièce à côté.

Mais manger et parler, cela donne soif, et pourquoi ne pas déboucher une bouteille de Champagne ?

Je jetai un coup d'œil à la jolie blonde qui m'encouragea d'un signe de tête, et il n'y eut que de très timides protestations quand j'ouvris la première bouteille. Des verres furent trouvés dans le buffet derrière moi, et nous trinquâmes à la santé du défunt. Un verre en appelle un autre, et puis les émotions çà creuse, et puis manger donne soif, et donc les bouchons sautaient les uns après les autres. L'ambiance devenait franchement chaude, toutes les inhibitions tombaient, les gens parlaient, riaient, certains commençaient même à chanter. La jolie blonde et moi, nous devenions très intimes.

L'agent de faction ouvrit alors la porte pour s'inquiéter du bruit que nous faisons, nous l'invitâmes aussitôt à trinquer avec nous. Dépassé par la tournure des choses, il courut chercher le commissaire, lequel fut horrifié en constatant la bande de joyeux fêtards que nous étions devenus.

- Vous allez cesser immédiatement ce cirque, sinon je vous fais tous embarquer !

Une grande brune un peu éméchée vint alors vers lui, un verre plein à la main, sa tunique débraillée ne cachant pas grand chose de son anatomie.

- Allons, soyez gentil, buvez donc avec nous. Et si vous nous embarquez, vous imaginez le scandale ? Nous connaissons très bien notre voisin M. X, savez-vous tout ce nous pourrions raconter sur sa vie et ses relations ?

Le commissaire ne réfléchit qu'un bref instant :

- Bon, c'est entendu, vous pouvez rentrer chez vous maintenant. D'ailleurs, tous les officiels sont partis. Mais en silence et dans le calme, n'est-ce pas ?

Vous pouvez imaginer le troupeau aviné et débraillé qui descendit l'escalier. D'étage en étage, les gens quittaient le groupe et rentraient chez eux. A la fin, je restai seul avec la jolie blonde.

- Au fait, comment t'appelles-tu ?
- Tu n'as pas deviné ? Sophie.
- Sophie ? Est-ce toi qui as organisé cette soirée ?
- Bien sûr !
- Ça alors ! Mais pourquoi ?
- Il aimait tellement la fête ! répondit-elle avec un soupir.

CONTRIBUTION N°12

Cascade

Jean Sousselier

Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? Les gens entraient et sortaient du commissariat, sans lui prêter la moindre attention. Il éprouva tout d'un coup une grande lassitude, et fit demi-tour pour rentrer chez lui.

La journée avait pourtant bien commencé. La matinée avait été ensoleillée, et il s'était soigneusement préparé pour son rendez-vous de l'après-midi. Peut-être allait-il enfin décrocher un emploi de vendeur dans ce magasin d'antiquités ? Mais sur le chemin du magasin, il ne se doutait pas de l'enchaînement de calamités qui l'attendait.

Cela commença de la façon la plus bête : en courant pour traverser une rue, son pied heurta une aspérité de la chaussée, ce qui eut pour effet de décoller la moitié de sa semelle. C'était trop tard pour rentrer changer de chaussures, il continua donc son chemin en claudiquant : essayez de marcher avec une semelle qui se replie à chaque pas sous la chaussure ! C'était tellement inconfortable qu'il commença à être de mauvaise humeur, à ne plus être très maître de ses gestes, ce qui fait qu'il rata un trottoir et chuta lourdement. Il ne se fit aucun mal, mais en se relevant, il eut la mauvaise surprise de constater un gros accroc à son pantalon autour du genou.

Il était donc très gêné en entrant dans le magasin, où il fut accueilli pas un personnage assez maniéré, qui le toisa d'un air peu amène.

- Monsieur ?
- Bonjour, je suis Bernard Chanceux, j'ai rendez-vous avec M. Moleskine.

- _ Oui, je suis Claude Lafolle, son associé, attendez là, je vais le chercher.

Et Lafolle se dirigea vers un escalier au fond du magasin. Quelques minutes après, des pas plus lourds se firent entendre, c'était Ivan Moleskine qui descendait l'escalier, et vint vers Bernard, la main tendue et la mine enjouée.

Mais tout honteux qu'il était de sa tenue, Bernard s'était placé derrière une petite table chargée de vases et de bibelots divers, bien décidé à dissimuler et son pantalon, et sa chaussure. Moleskine contourna la table pour se rapprocher de lui, mais Bernard tournait en même temps pour garder caché le bas de son corps. Moleskine ne comprenait pas, accélérait, Bernard faisait de même, tant est si bien que dans sa hâte, il accrocha un petit vase Chinois, qui tomba par terre et se brisa. Moleskine se fâcha :

- _ Regardez ce que vous avez fait ! Qu'est-ce qui vous prend de tourner autour de cette table ? Et puis, venez ici, vous savez ce que coûte ce vase ?

Et comme Bernard, de plus en plus désespéré, n'obéissait pas, Moleskine fit un bond pour l'attraper, Bernard se dégagea brusquement, Moleskine n'attrapa que le vide et tomba par terre ; sa tête heurta un lourd chenet qui dépassait de dessous la table et il resta inanimé.

Des pas se firent entendre dans l'escalier, et Bernard se sauva en courant, effaré par la tournure que prenaient les événements. Il entra dans le premier café rencontré pour y boire un Cognac, ce qui ne lui était jamais arrivé. Il réfléchit alors, et se dit qu'après tout, il n'avait pas eu de chance, mais il n'avait rien fait de mal. Il avait eu tort de se sauver, il valait mieux retourner au magasin, peut-être que Moleskine avait besoin d'aide ?

Ragaillardi par le Cognac et par ces réflexions, il revint au magasin, ouvrit la porte, se dirigea vers l'endroit où Moleskine était tombé ; la première chose qu'il vit, ce fut le sang par terre. Et ce qui acheva de faire fondre son courage, ce fut de voir Lafolle, agenouillé auprès de Moleskine, Lafolle qui le regardait d'un air torve, Lafolle qui se levait, et se dirigeait vers lui en grinçant :

— Petite ordure, attends un peu !

Et il brandissait une statuette en bronze d'un air menaçant. Bernard recula, Lafolle s'avança pour le frapper, mais il glissa sur la flaque de sang, et en essayant d'éviter le corps de Moleskine, il tomba lourdement, le front sur le chenet qui avait déjà fait une première victime, et il resta étendu sans connaissance. Complètement assommé, Bernard n'hésita qu'un instant, il sortit du magasin en tremblant, et s'éloigna d'un pas mécanique.

Après quelques instants, il s'assit sur un banc pour réfléchir. Que devait-il faire ? Moleskine était mort, mais il n'y était pour rien, c'était un accident. Lafolle était peut-être mort aussi, mais il ne l'avait même pas touché. Tout ce qu'on pouvait lui reprocher, c'était d'avoir cassé un vase. Il ne fallait pas fuir, ce serait reconnaître je ne sais quelle faute. Et puis il avait eu ce rendez-vous, cela devait se savoir et on le retrouverait, il fallait donc aller raconter tout ça à la Police.

C'est ainsi qu'il s'était retrouvé à la porte du commissariat, mais là, au dernier moment, il avait changé d'avis et était rentré chez lui, n'ayant plus la force d'affronter quoi que ce soit.

Il s'écroula sur son lit et s'endormit profondément, brisé par les événements de la journée.

Le lendemain matin, il fut réveillé par la sonnerie du téléphone.

— Allo, M. Bernard Chanceux ?

— Euh, oui ?

— Ici l'inspecteur Martin. Pouvez-vous passer d'urgence au commissariat, pour une affaire vous concernant ? Voici l'adresse.

Il s'habilla comme un automate, et se rendit au commissariat. L'inspecteur alla droit au but :

— Vous êtes-vous rendu hier vers 16H chez Ivan Moleskine, l'antiquaire ?

— Oui.

— Il a été assassiné, et vous êtes ici comme témoin. Racontez-moi ce qui s'est passé.

Il était inutile de mentir, et Bernard raconta dans le détail ce qui s'était passé.

- Je pense que ce n'est pas exactement cela, dit l'inspecteur après avoir écouté en silence. Vous avez eu une altercation avec Moleskine, au cours de la dispute, il est tombé, et vous vous êtes acharné sur lui en le frappant violemment à la tête. Puis, quand son associé est arrivé, vous l'avez également frappé.
- Mais pas du tout, je ne les ai frappés ni l'un ni l'autre !
- Et pourtant, j'ai visionné la bande de vidéosurveillance du magasin, on voit distinctement la dispute avec Moleskine, et sa chute.
- Oui, mais quoi d'autre ?
- Il n'y avait rien d'autre, la bande était effacée, c'est Lafolle qui nous a raconté la suite, car il s'est remis du coup que vous lui avez porté !
- Mais c'est faux, il ment !
- Écoutez, vous me racontez une histoire à dormir debout, la sienne est beaucoup plus plausible. Du reste, mon adjoint est en train de visionner la bande provenant d'une deuxième caméra de surveillance ; en attendant ses conclusions, nous allons vous garder quelque temps.

Bernard était enfermé depuis plusieurs heures, quand la porte se rouvrit sur un agent, qui le conduisit à nouveau dans le bureau de l'inspecteur Martin.

- On peut dire que vous portez bien votre nom, M. Chanceux !
- ??
- Mon adjoint a visionné la deuxième bande, et savez-vous ? Elle confirme en tout point votre version !
- Bernard poussa un énorme soupir de soulagement.
- Je vais tout vous raconter. Lafolle est passé aux aveux. Voici ce qui s'est passé : Moleskine venait de virer Lafolle, sentimentalement et professionnellement. Quand Lafolle vous a vu vous enfuir, il a saisi l'occasion inespérée de se venger de Moleskine en le frappant à mort, puisque la blessure serait mise au compte de la chute. Et quand vous êtes revenu, il lui fallait

supprimer un témoin, et en même temps se venger de vous, qui veniez prendre sa place. Après votre départ, il s'est relevé, il a effacé la fin de la bande vidéo et a appelé la police. Ce qu'il ne savait pas, c'est que Moleskine venait de faire installer un deuxième système de vidéosurveillance, et c'est ce qui l'a perdu.

- Quel mauvais rêve ! Et moi alors ?
- Vous êtes libre, il n'y a aucune charge contre vous. Mais la prochaine fois, faites attention à vos chaussures !

CONTRIBUTION N°13

Mes vacances gratuites !

Pierre Cochet

Je sus dès la sortie de la gare que cette journée serait exceptionnelle, même si j'ignorais encore que j'allais recevoir un drôle de mail. Le soleil radieux dans un ciel azur, la brise tiède sur mon visage et l'aura de bien-être qui parcourait le parvis de la Défense m'invitaient à la flânerie. Arrivé au bureau, d'humeur joviale, je me mis au travail en pensant qu'en allant vite, je partirai plus tôt pour un barbecue vespéral.

J'ouvris la messagerie, et parmi les cent soixante-dix messages qui m'attendaient, je LE découvris : « vos grandes vacances à partir de 0 € ! ». Encore une pub à jeter, ou lire à la pause, pensais-je. Deux heures plus tard, je l'ouvris et lus avec curiosité ses trois lignes, les photos ayant été bloquées par le pare-feu.

- En Enfer : la première semaine gratuite. [Démonstration sans engagement](#)
- Au Paradis : votre séjour à prix coûtant [Démonstration offerte](#)
La démo vous a plu, soyez le premier à Réserver

Je ne sais pourquoi, je choisis la première option. Je pensais sans doute à un clip ou une bande annonce amusante. Que nenni, je me retrouvais au milieu d'un jardin féérique, sur un sentier pavé d'or, au milieu de fleurs aux senteurs enivrantes et entouré de papillons insouciantes. Les dalles gravées m'indiquaient toutes les bonnes résolutions que je pouvais remettre à plus tard : « demain, j'arrête de fumer, demain, j'arrête de bronzer, demain, j'arrête de bouffer... ». Et il menait tout droit, à travers les massifs enchanteurs, vers une île des mers du sud, reliée à une plage au sable blanc par une passerelle aux dentelles d'argent. Je m'avançais sans crainte, animé d'un sentiment d'irréelle impunité.

- _ Avancez, mon ami, lança une voix tonitruante qui précéda l'entrée en fanfare d'un formidable gaillard, à la prestance incroyable, accompagné d'une myriade de vahinés en pagne court et colliers d'orchidées.
- _ Venez à moi et réjouissez-vous, car ici, tout est gratuit, ici tout est pour VOUS !!!

Il s'avança et enroula un bras musculeux autour de mes épaules, avant d'ajouter d'une voix suave :

- _ Mon ami, vous êtes mon millionième visiteur sur internet ; vous avez gagné votre séjour gratuit ; ici, tout est permis, tous vos désirs seront satisfaits et tous les plaisirs vous sont offerts.

Je regardais autour de moi et vis à travers le rideau de ravissantes créatures une foule bariolée se livrer à tous les loisirs imaginables, et cela jusqu'à l'horizon.

- _ Dans mon club, repris le GO, vous pourrez pratiquer toutes les activités et tous les sports qui vous plairont. Vous y trouverez une éternité de farniente ou de drague facile, tout ce que vous voudrez, je vous le donne.
- _ Je croyais que la première semaine était gratuite, osais-je, mais...
- _ Et toutes les autres aussi ; car avec moi, tout est possible ! Mais aujourd'hui, en particulier, et pour vous seul, la démo sera prolongée jusqu'à l'aube. Pour les vacances, il faut signer un contrat. Signer ? Que dis-je ? Signer ? Quelle perte de temps, il vous suffira de franchir ma porte et notre pacte sera scellé. Ici, la démo est grandiose ! Mangez, buvez, dansez avec les Bélézégirls. Macaréna !

Il claqua des mains et les filles de feu se formèrent en escouade pour tracer en cadence la chorégraphie mécanique qui appelait à les rejoindre et se laisser entrainer pour des heures de pur plaisir ludique, dans cet univers de loisirs éternels dont d'autres jouissaient déjà.

Je ne me souviens pas pourquoi, mais je cliquais aussi sur la deuxième option, et j'arrivais au pied d'un immense arc-en ciel gardé

par un Archange qui attendait, l'épée à la ceinture, auprès d'une balance romaine géante.

— Montez, m'ordonna-t-il d'un ton impérieux.

Pensant qu'il s'agissait d'un nouveau type d'ascenseur, j'obéissais, et ne fus qu'à moitié surpris quand la balance s'enfonça dangereusement.

— Pas terrible, me dit-il avec un sourire mi-figue mi-raisin ; toutefois, vous venez pour la démo, aussi vais-je vous laisser passer. Allez jusqu'à la porte et présentez-vous au gardien, il ne peut rien vous arriver en chemin.

— Vous me semblez bien seul, affirmai-je.

— Ces réclames par mail nous font du tort, car la grande illusion qu'entretien mon frère qui se prend pour Dieu avec son île de toutes les tentations détourne bien du monde de notre asile contemplatif.

Je le laissais alors à son devoir, et parcourus comme dans un rêve les faisceaux de lumière qui convergeaient au loin vers une immense arche de cristal ciselé. Attiré par le but éblouissant qui m'appelait, je ne me rendis pas vraiment compte qu'ici et là, au gré des couleurs chatoyantes, des damnées d'une stupéfiante beauté me narguaient avant de me tenter : « viens avec nous, minou, pour t'éclater jusqu'à la fin des temps, reviens... »

Le gardien m'attendait, faisant tinter son trousseau de clés métalliques, une moue désenchantée à peine masquée par sa barbe de doyen.

— Soyez le bienvenu, mon ami, entrez et reposez-vous donc. Goûtez à la sérénité de ces lieux et profitez de quelques heures de pure extase.

— S'amuse-t-on, ici ? demandais-je.

— Entrez, visitez, prenez la mesure du séjour que nous vous proposons, répondit-il sans prêter attention à ma question. Vous goûterez à la sérénité et à une éternité de bien-être. Et vous serez toujours libre de repartir, la porte n'est jamais fermée, car seuls les méritants l'atteignent. Vous pourrez sortir quand vous le souhaitez et revenir quand vous le voudrez.

Je franchis donc le seuil pour arriver dans une immense étendue cotonneuse, un horizon d'un blanc virginal, où des cœurs entonnaient inlassablement des cantiques, où l'on m'offrit de la manne et de l'eau, et pour toute compagnie des pénitents en prière triturant inlassablement des chapelets de diamant. D'immenses processions parcouraient l'infini avec obstination pour aller nulle part et revenir au même rythme.

Je m'enquis d'une présence féminine. Une Parfaite, portant une toge immaculée, vint me rejoindre pour m'expliquer doctement les vertus et le devoir de chasteté. Je l'invitais à danser, espérant l'animer dans un air de samba, l'enlacer le temps d'un tango ou la caresser pour la durée d'un slow. Et chaque fois elle me repoussa gentiment, sans mot dire, avec un sourire candide à mille lieux de mes espoirs. Je pensais qu'il y avait sans doute pire : une Sainte par exemple. Le pain sec et l'eau, une éternité d'abstinence, de solitude partagée et de méditation m'étaient offerts pour le prix d'une courte prière. Je ne savais plus pourquoi j'avais ouvert ce mail, ni même ce que j'avais fait de ma journée. Personne ne m'avait vu partir, m'endormir ou cliquer la case : Réserver.

Plus tard, bien plus tard, je me retrouvais devant deux grandes portes ouvragées, l'une gardée par une jolie diablesse, l'autre par un ange impassible. L'un disait toujours la vérité et l'autre mentait le plus souvent. Je sus immédiatement que je n'aurais qu'un choix, qu'il me faudrait demander un passage et le trouver à coup sûr, en questionnant l'un pour qu'il dise à son « collègue » de m'indiquer la bonne porte.

Quand j'eus la réponse, ils s'écartèrent et je m'avançais vers mon destin. J'étais sur le seuil, hésitant, et ne savais si j'allais entrer, ou bien tourner les talons et m'en aller très vite.

Que feriez-vous à ma place ?

CONTRIBUTION N°14

Reprise de contact

Philippe Voyet

From: Erwan
To: Yves
Subject: Reprise de Contact

Cher Yves,

Je ne t'ai jamais écrit jusqu' à ce mail. Et pourtant je te connais mieux que personne, tu le sais bien, et depuis toujours.

J'admire ce que tu as atteint dans ta vie, ta famille, ton travail, ton style, ton assurance surtout. Je t' admire toi, et je pourrais te décrire pour utiliser une métaphore marine, comme un solide capitaine de bateau, quelqu'un auquel on peut faire confiance pour sortir du port, affronter la houle et les embruns, naviguer en haute mer et suivre la route et arriver a bon port avec tout l' équipage et un bateau en état. Tout le monde ou presque serait d' accord avec ce portait, petite nécrologie anticipée dont tu serais fier, non ?

Que dire de plus ?

Eh bien parlons de moi alors, si tu es le flot je suis le jusant. Si tu te tiens bien en haute mer, et attend patiemment le bon coefficient pour sortir du port, j'aime les marées basses, les étendues découvertes, les rias odorants, l'estran. Je me sens souvent comme une algue qui au rythme des marées est tantôt baignée et ballotée par les vagues, puis se retrouve alanguie et dégorgeant l'eau, au soleil du soir dans le cri des mouettes. J'aime aussi l'odeur acide de la vase. J'aime cette communion toute particulière des sens qui conduit a des instants d'éternité: j'existe, je fais partie du monde, je suis, c'est tout.

Peu m'importe le style, les ambitions, les autres en ces instants que je cherche sans cesse comme une drogue, ils remplissent mon âme.

Je sais que tu connais ce dont je parle, tu as connu ces instants la, il y a longtemps, dans l'enfance et l'adolescence. Il suffit d'une odeur, d'une image, d'un souffle d'une risée sur la peau pour te les évoquer quelquefois, et tout pourrait basculer, le temps du rêve éveillé pourrait exister comme autrefois. Mais le grand théâtre de la vie te rappelle à l'ordre, ton âme n'est plus ouverte à cela... Il faut dire qu'il y a du trouble derrière tout cela, des images de corps alanguis dans une vase lourde, corps vivants entourés de corps-morts, odeur fortes et abandons vertigineux.

Ne crois tu pas que les femmes autour de toi sentent cela pourtant. Isabelle connaît bien sûr les craquements de l'étambrai au passage dans la vague, elle a repéré les plissures de la voile qui a trop frotté. Un bon navire a une âme aussi, cachée dans sa coque, le maître-bau, ou dans les espars. Il n'en a pas honte .

Et Anne-Lise aussi, le coach appelé ces derniers temps pour calmer la tension de l'équipage, le bosco du bord en quelque sorte. Elle a repérée tout de suite cette âme qui se cache si mal en ce moment.

C'est elle qui m'a dit demande de t'écrire cela, un mail d'Erwan à Yves, un mail du moussaillon au capitaine, un message à la mer de moi à moi, pour me retrouver.

Erwan-Yves.

CONTRIBUTION N°15

La symphonie du nouveau monde.

Adagio.

Michel Catin

Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? Il n'avait pas fait tout ce chemin pour renoncer au dernier moment. C'est qu'il venait de loin, le bougre, tu ne peux même pas imaginer. Remonter l'échelle de temps au-delà du raisonnable, au-delà de la folie, ne suffirait pas, même dans ces confins où le temps ne sait plus ce qu'il est ; vaine imagination, elle y parviendrait qu'elle serait bien incapable de comprendre comment, parti de si loin, il a pu arriver ici. Les statisticiens les plus érudits ont calculé, et ils sont arrivés à un résultat si faible qu'ils ne savaient pas comment l'inscrire sur leurs tablettes.

Autant dire que ce spermatozoïde-ci n'avait aucune chance de rencontrer cet ovule-là.

Ô braves gens de l'art de la prévision, apôtres du futur mathématisé, qui déclarez impossible la catastrophe pico-probable, n'entendez-vous pas dans nos campagnes mugir ces féroces raz-de-marée, qui avaient si peu de chance de se produire avant dix mille ans et qui vous emportent à cent à l'heure, à cent pour cent. Combien valait votre probabilité de vie il y a dix mille ans ? Un calculateur de l'époque n'aurait pas donné cher de votre peau, et pourtant vous étiez bien vivants, là, à cent à l'heure, à cent pour cent, juste avant que la vague ne vous emporte.

Allegro molto.

Et voici que la rencontre impossible va se produire, toute proche désormais de la probabilité de UN : il monte les marches du seuil vers la porte déjà entrouverte.

C'est à ce moment précis, après la succession de hasards et de rencontres qui l'avait conduit ici, qu'il fut saisi d'une peur, l'ombre d'un doute. Il avait semé la foule de ceux qui convoitaient la place, il pouvait retirer ses chaussures proprement avant d'entrer et arranger sa coiffure, cheveu unique mais rebelle, comme les vieux sages le lui avaient recommandé auparavant : respecter les usages et entrer d'un pas ferme et lent.

Mais non. Le piétinement de ses poursuivants se rapprochait, aucun n'avait renoncé sauf les morts, et au lieu de soigner son image et de réussir son entrée, il s'arrêta sur la troisième marche juste avant le palier de la victoire. Paris vaut bien une messe disait le vert-galant qu'il ne pouvait encore connaître ; une vie vaut bien une marche.

Il était essoufflé de cette cavalcade et avait du mal à rassembler ses esprits. Il se souvenait encore de ce qu'on lui avait dit au départ du rallye, des bribes de souvenirs qu'il oublierait peu à peu, qu'il oubliait déjà, il se souvenait qu'il allait tout oublier et qu'en entrant il ne saurait plus rien de l'origine, pas même le souvenir qu'il y aurait quelque chose dont il aurait pu se souvenir. Il savait encore que tout était merveilleux à l'intérieur, il suffisait d'entrer, presque trop avait-il pensé à la description qu'on lui en avait faite, trop merveilleux, oui, de cette méfiance là il se souvenait encore.

Il faut toujours se méfier des vieux sages et de l'oubli.

Largo.

Neuf mois, ils lui avaient promis neuf mois de paradis, à lui dont l'existence annoncée n'était que de quelques secondes. Tout juste avait-il surpris un air gêné quand il avait demandé comment se terminaient ces neuf mois mais ce fut si furtif qu'il n'y pensa plus.

Vivre et couvert en permanence, température constante, trente-sept deux le matin, rien à prévoir, rien à penser, rien à organiser, tout à domicile, tes désirs sont des ordres, tu n'auras même pas le temps

de désirer. Il ne comprenait pas tout ce qu'on lui racontait mais il souriait aux anges, à l'aventure délicieuse qui s'ouvrait à lui.

Les visages avenants de la famille étaient venus, ils sont tous là, et il commençait à les entrevoir, une longue cohorte de lignée, tous ceux qui se sont succédés depuis dix mille ans, trois cents hommes pour la droite ligne des hommes et trois cents femmes pour la droite ligne des femmes, et ceux qui viendront ensuite pour les dix mille ans qui s'annoncent. A condition qu'il franchisse le dernier pas, lui et sa suite, pour que les descendants descendent, pour que le fleuve ne tarisse point.

Les mille deux cent spectateurs forment une haie d'honneur, grains de riz et pétales de roses, X et Y à foison, à l'entrée de l'origine du monde. De quoi remplir un théâtre prestigieux rien que pour lui.

Il sentait bien qu'il perdait pied ; il lui fallait avancer tant qu'il le pouvait encore, avec la foule concurrente maintenant bien en vue au bout de l'allée cavalière. Quel étrange malaise le retenait donc ? Tout est pourtant si simple d'apparence : l'éternité ou la mort, le paradis ou la disparition, l'être ou le néant, naître ou ne pas naître ! Rien n'y fait, il est là sur sa troisième marche à s'embrumer d'états d'âme.

Scherzo.

Dix milliards. Bientôt nous serons dix milliards et autant de bouches à nourrir. Il se souvient qu'on lui avait raconté cette immense cour de récréation avec dix milliards de petits camarades. Ceux qui le poursuivaient étaient beaucoup moins nombreux, quelques centaines de mille, quelques millions peut-être, une goutte blanche dans l'océan des vies, et ils périssent à vue d'œil ; oui, il sera une de ces bouches à nourrir, une bouche de plus, mais ne sera-t-il pas nécessaire à tous par sa seule présence, sa force, ses muscles et son esprit ? D'être parmi ses semblables ne sera-t-il pas suffisant pour qu'on le nourrisse ?

De grands savants, de grands experts, de grands artistes veilleront à son confort, à sa santé, à ses loisirs. Il pourra se noyer dans la foule face à l'adversité, il marchera comme un seul homme contre les ennemis qu'on lui aura désignés, pour la plus grande gloire de qui il conviendra. Les grands esprits sauront mieux que lui ce qui

est bien pour lui, il lui suffira de suivre et de faire où on lui dira, et s'il est sage il aura un hochet, une croix, une prime, un discours, un mausolée. Les jours succéderont aux jours et l'éternité pourra ainsi durer plus longtemps que tout ce dont il aurait pu rêver, les quelques secondes de course effrénée vers la porte.

Allegro con Fuoco ; coda.

Rêver, ou cauchemarder. Il comprenait soudain que ces visions étaient ce qu'il avait entrevu au-delà des neuf mois de paradis et que les vieux sages avaient réussi à lui cacher, enfin, presque réussi. Un immense mensonge semblait désormais l'attendre dans la pénombre du hall. Mensonge les statues des glorieux ancêtres en marbre ligure, forcément glorieux, mensonge ces tapis de Khorramchahr et de Jong-Qing, mensonge la haie d'honneur et la peinture fraîche sous laquelle paraissaient déjà les traces de sang séché.

Ainsi il aurait couru pour rien. Il avait montré sa force et sa rapidité pour une parcelle de lucidité. Il avait cru aux mirages, il les avait fait siens, ils étaient devenus ses mirages à lui, non plus ceux qu'on lui avait projetés sur l'horizon du ciel mais ceux qu'il avait entreposés dans son magasin à rêves, à profits. Le mensonge n'était-il pas la seule vérité à laquelle il pouvait se fier ? Le réel ne serait-il pas précisément ce qu'il déciderait qu'il soit, sans être dupe du mensonge dont on l'aura entouré ?

Après tout, il y était déjà jusqu'au cou, dans le mensonge, avec ses souvenirs qui se font la malle, là, sur le perron. Il l'a montée, sa dernière marche, encore quelques pas, juste quelques petits pas de danse. Le moyen, pour dévoiler les mensonges, les révéler, les vérifier, les dénoncer, quel est-il si tu meurs avant d'entrer ?

Alors vois-tu, vas-tu, vis-tu, ou bien non ?

Ou bien non ?

Il hésitait sur le seuil.

CONTRIBUTION N°16

Le cube et le prophète

Fabien Deneuille

Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? Il ne savait plus vraiment quoi penser et les émotions en lui se mélangeaient, le laissant dans un brouillard confus. Il y avait de quoi ! Fallait-il faire confiance à cet homme, après tout ce qu'il lui avait raconté, après tout ce qui l'avait mené déjà une fois auparavant dans un piège dont il s'était tiré in extremis ? Fallait-il faire confiance à ce fou ?

En même temps, c'était l'un des rares survivants qu'il avait rencontré dans cette immense ville fantôme. L'humanité en avait complètement disparu, sans aucune raison apparente. Il avait bien son idée, mais ne pouvait être sûr de rien... ni ne faire confiance à personne ! En ce milieu de XXI^e siècle, les hommes étaient-ils allés trop loin, payant ainsi leur soif de savoir et de progrès ?

Plus le temps de se poser ces questions existentielles. Face à cette habitation à l'aspect improbable, ressemblant à une sorte de cube aux faces blanches immaculées, il fallait choisir : faire confiance ou ne pas faire confiance ? Entrer ou ne pas entrer ?

« Votre femme et votre fille sont en sécurité. Elles vous attendent, lui dit l'homme à la tige blanche derrière lui.

- _ Vous croire à nouveau ? Alors que vous m'avez jeté dans un piège ! répondit Trevor.
- _ Vous vous y êtes jeté vous-même ! Car vous n'avez pas su écouter la voix du Créateur ! »

Une lueur étrange brillait dans ses yeux. Ce type était vraiment barré, pensa Trevor. Mais s'il savait vraiment où était sa famille ?

Il se repassa en tête le film de ces deux derniers jours : son réveil sous l'arche d'un pont en plein centre ville, le refuge qu'il a trouvé dans ce qu'il se souvenait être une cathédrale, dont les lignes courbes futuristes et la façade de pierre blanche voulaient manifestement faire oublier tous les autres édifices religieux du passé. C'est là qu'il avait rencontré ce soi-disant « prophète ». Il ne l'avait d'ailleurs même pas vu en premier lieu, le confondant avec le décor. Ce n'est que lorsqu'il s'est avancé en plein cœur de la nef qu'il a aperçu cet homme en toge blanche, méditant la tête posée contre la pierre froide de l'autel. Trevor n'avait pas supporté longtemps les injonctions de celui qui prétendait être envoyé par « le Créateur », préférant utiliser la force et surtout la menace pour arriver à ses fins. Les longues années qu'il avait passé retiré du monde lui avaient appris la survie, mais ôté une grande partie de son sens du relationnel. L'illuminé lui avait alors parlé de Century Plaza... là où les machines avaient rassemblé toutes les femmes, séparées des hommes. Pourquoi, comment, il l'ignorait. Mais c'était l'information dont avait besoin Trevor. Son ex-femme et sa fille seraient sûrement là-bas, avec les autres.

Plus tard, alors que le soleil commençait à décliner, ses pas l'avaient amené dans l'immense tour qui avait été construite sur les bords du fleuve. Une tour blanche, comme quasiment tous les bâtiments de cette ville, qui se dressait sur plusieurs centaines de mètres de haut... antenne, télévision, quelque'en ait été la fonction à l'apogée du règne de l'humanité, c'est pour avoir une vue dégagée sur l'ensemble de la ville qu'il y était entré. Depuis le sommet, il avait retrouvé ses points de repère : de son ancienne vie il se souvenait que Century Plaza avait été aménagée sur une île en plein milieu du fleuve. C'est là aussi qu'il avait rencontré d'autres survivants, armés de fusils d'assaut. Et pour cause : ils gardaient dans une pièce sécurisée ce qu'ils appelaient des « contaminés ». Après avoir passé Trevor sous une espèce de machine façon scanner, ils ont eu l'air de se détendre quelque peu, mais pas suffisamment pour laisser le solitaire approcher les hommes et la femme en quarantaine. Dommage car elle aurait peut être su lui dire où étaient Kathryn et Elya.

« Elles vous attendent. » répéta machinalement le prophète, tirant Trevor de ses souvenirs et le ramenant face à cette

mystérieuse structure en forme de cube. Elle se situait à l'extrémité nord de l'île artificielle sur le fleuve. Autour, un peu de végétation, une eau d'un bleu pur et profond, sous un ciel tout aussi lumineux, alors qu'en arrière plan se détachait sur les rives la silhouette des buildings blancs et de leurs lignes élancées. Une ville à la fois ultramoderne et pourtant complètement morte. Une ouverture dans une des faces l'attendait. L'intérieur du cube semblait tout aussi immaculé que l'extérieur.

Trevor jeta un œil derrière lui, vers le sud, sur le reste de l'île. La place centrale, qu'il avait imaginé être Century Plaza, se tenait derrière lui, au loin. C'est là qu'il avait, le matin même, échappé de peu à une fin funeste. Son instinct lui avait pourtant dit de se méfier. Le dallage de la place avait été remplacé par une sorte de pelouse, qui avait tout d'étrange en plein cœur de cet îlot artificiel. Et son instinct avait vu juste : arrivé en plein centre, un essaim de minuscules formes métalliques sortit de l'herbe, comme autant de micromachines, de pucerons de titane, grim pant le long de ses jambes. Les longues années qu'il avait passées coupé du monde au milieu des bois lui avait donné suffisamment de bon sens et de rapidité pour se tirer d'une telle situation. Mais à l'intérieur de ce cube, pourrait-il s'enfuir de la même manière ? Comme s'il lisait ses inquiétudes et ses doutes, l'homme en tige blanche lui dit d'une voix monocorde « Vous n'étiez pas au bon endroit. C'est ici que vous trouverez vos réponses. ».

Sa décision était prise : il entra à l'intérieur du cube. Même si c'était un piège, il pourrait s'en sortir... Les murs à l'intérieur étaient effectivement complètement blancs. Il pouvait distinguer à peine les arêtes du bâtiment. Il n'y avait rien d'autre que cet immense espace blanc à l'intérieur. Quand il se retourna, il vit que même la sortie avait disparu. Soudain les parois devinrent transparentes, laissant entrevoir l'extérieur, et en quelques secondes, il commença à voir le sol s'éloigner, le ciel passer en dessous de lui, comme si l'ensemble de la structure avait été projeté dans le ciel comme on jette un dé. Il se cramponna comme il put, essayant de garder l'équilibre, mais se retrouva au sol sous l'effet des secousses. Quand le cube revint sur le sol, les parois devinrent noires et il fut plongé dans l'obscurité. C'était donc un piège, il en était maintenant persuadé et il fallait s'en sortir au plus vite !

Le prophète apparut, lumineux, face à lui... alors qu'il essayait de se remettre debout, Trevor lui lança :

- _ « Menteur, fichu menteur, vous vous êtes bien foutu de moi !
- _ Non, je ne t'ai pas menti, dit le prophète avec la même tonalité neutre. »

En un clin d'œil, l'obscurité avait fait place à un décor de cavernes souterraines. Son ex femme et sa fille étaient là, exactement comme dans ses souvenirs, exactement comme il les avait laissées, il y a maintenant 5 ans... il ne pouvait y croire. Elles étaient là, près de lui, après toutes ces années. Il tendit la main, pour prendre celle de sa petite fille. Mais ce n'est pas une main qu'il toucha, plutôt une membrane métallique. De celle-ci sortirent des milliers pucerons de titane, parcourant ses membres, envahissant son corps et le contaminant comme tous les autres. Le prophète, sa posture dans l'église, sa voix métallique, ses yeux étranges... il aurait du se douter que c'était un des leurs, que c'était une machine. Il aurait du fuir quand il le pouvait.

CONTRIBUTION N°17

L'erreur judiciaire de 1610

Bernard Lévi

Mes chers lecteurs, abonnés aux avant-premières de ma série « Les grandes erreurs judiciaires », que France TV99 présente à 20 heures quarante tous les troisièmes mardis du mois, vous allez découvrir l'une des plus graves de ces erreurs. En effet, je vous présente ici un document, qui montre que Ravailac n'a pas assassiné Henry IV et a été injustement mis à mort. Il s'agit d'un texte, qu'il a écrit dans la nuit précédant son supplice. Son calme et son désir de revivre les malentendus qui l'ont conduit à cette situation navrante m'ont frappé.

Ce récit émouvant, que j'ai découvert dans les Archives de la Tour de Nesle, démontre clairement l'innocence de ce citoyen, issu de l'apanage Royal du Poitou-Charentes.

Son authenticité est confirmée par le rapprochement de son écriture avec celle d'une lettre de Ravailac à sa tante Yvonne d'Angoulême, conservée au presbytère de la cathédrale.

La découverte de cette erreur dramatique se corse d'une autre erreur presque inimaginable, que j'espère démontrer prochainement : non seulement Ravailac n'a pas assassiné Henry IV, mais ce Roi n'a pas été assassiné. Ce que suggère l'épithète « galant » affecté au vert Henry, la succession de ses maîtresses, compliquée du désir de cacher chacune d'elles aux précédentes, explique son habitude d'aller clandestinement les honorer. Or, certains indices me permettent d'imaginer la substitution qui lui a sauvé la vie le 14 mai 1610 : pendant qu'il se rendait à cheval dans Paris pour rejoindre sa nouvelle conquête, allant de ses courtisans à une courtisane, un gentilhomme de sa suite l'a remplacé dans son carrosse et donc dans son rôle de victime. Pour que ces supercheries royales ne

soient pas découvertes, Sully, complice des dérèglements de son souverain, avait commandé à un artisan marseillais, nommé Grévin, deux masques, dont l'un reproduisait à merveille les traits d'Henry IV. C'est sous ce masque, portant la marque du chef des échevins de Marseille, dénommé, selon l'usage, Deferre, que fut assassiné ce gentilhomme anonyme, qui entrera sous le nom du faux Henry dans l'Histoire ; curieusement, à la fin du XIX^{ème} siècle, il n'en sera pas encore sorti.

Pour asseoir la véracité de cette substitution, il reste à retrouver ce qu'est devenu le vrai Henry après son non-assassinat. Je ne crois pas au récit de l'explorateur de la Terre de feu qui a prétendu l'avoir rencontré en 1618 en Patagonie. Ce qui est sûr, c'est que cette disparition forcée lui a valu de ne plus aller à la messe à Paris.

Mais laissons la parole, ou plutôt l'écrit, à Ravailac. Bien sûr, pour faciliter votre compréhension, j'ai remplacé les expressions et les mots par trop désuets par leurs équivalents modernes.

Vous regretterez, comme moi, que ce texte soit interrompu ; aussi, j'y joins l'extrait d'un témoignage d'un inconnu, qui recoupe ce récit. J'en ai déchiffré une phrase, écrite maladroitement sur un papier épinglé au document de Ravailac ; son importance dans cette histoire m'échappe, mais je pressens qu'elle est fort grande.

Mais voici le dernier écrit de Ravailac, le martyr de l'affreuse erreur judiciaire de 1610 :

Moi, Jean-François Ravailac, après avoir confié mon âme à Dieu et dans l'attente d'une punition injuste, je tiens à expliquer à mes amis, et aussi à mes ennemis, les hasards qui m'ont conduit à cette funeste situation. Mes amis, vous savez que je fus élevé, comme mes voisins des alentours d'Angoulême, dans le goût des herbages et la haine des viandes cuites. Mes parents firent de moi un végétarien convaincu, respectant la vie des animaux comme celle des hommes, bref, un véritable végétarien non-violent.

Vous comprenez ma réaction indignée, quand me parvint l'édit royal contraignant toute famille à dévorer chaque dimanche une poule après l'avoir ébouillantée en un pot. Mais mon amour des animaux n'alla pas jusqu'à me faire haïr notre bon roy, que je ne tiens

pas pour responsable de ces massacres. Nous savons quel triste conseiller lui a soufflé cette mesure fâcheuse et a perçu le fruit de son ambition avec le titre de ministre du Régime, chargé d'imposer ce régime de la poule au pot. Et voilà pourquoi j'ai répondu « oui » au juge qui me demandait si j'étais un ennemi du régime. Mon avocat, estimant que ma réponse aggravait mon cas, a alors cessé de me défendre. Sincèrement, j'excusais cet intérêt royal pour la poule au pot, mêlant l'amour pour de gentes dames, qu'il nommait ses poules, à celui de sa ville natale, Pau ; rien de grave, qui eut pu justifier quelque violence à son égard, et puis, un Vert, même galant, ne saurait être contre la Nature, que j'honore.

Certes, ma commisération pour le sort des poules sacrifiées au mauvais vouloir du ministre du Régime me fit adhérer avec ardeur à la secte, dite P.P.P., des initiales signifiant : Pitié Pour les Poules. Rien à voir avec l'organisation secrète porteuse des mêmes initiales, mais aussi d'un souffle révolutionnaire maléfique, le Parti des Prolétaires Protestataires. Cependant, la confusion engendrée par ma carte de membre de PPP, que les argousins ont découverte en me fouillant, a enfanté un fruit malheureux : je n'ai pu montrer que je n'étais point adhérent au redoutable PPP. Et pourtant, comme je le proclamai : je ne suis pas parti, puisque je ne vous ai pas fui ; je ne sais ce qu'est un prolétaire ; et en ce qui concerne le protestantisme, je croyais close la guerre des religions.

Il a fallu aussi que j'explique ma présence devant le 11 de la rue de la Ferronnerie, qui, comme les maisons voisines, logiquement, exhibe une échoppe de robustes produits en fer. C'est l'adresse où mes camarades m'avaient conseillé de me rendre pour acquérir un solide marteau. Nous avons en effet décidé une action, non-violente mais efficace, contre le Régime ; casser tous les pots destinés aux poules. J'étais chargé d'une opération pionnière, avec comme arme ce marteau, à défaut d'un Chassepot point encore disponible. C'est là que mon malheur s'est déclenché : pas de marteau visible dans l'échoppe. Le vendeur me proposa une promotion ; n'ayant fréquenté aucune École, ce terme me laissa froid. Néanmoins, j'acceptai son offre et acquis pour le prix d'un marteau un paquet rouge contenant une faucille et un marteau, accouplement qui, me promit-il, aurait quelque succès.

Je sortis de l'échoppe, heureux de l'acquisition du marteau, bonne arme contre le Régime, mais me demandant quoi faire de la faucille. Ce fut le moment où je perçus un grand brouhaha, des cris de « vive le roy », puis « mort à l'assassin ». Je jugeais alors que le port d'une faucille n'était pas indiqué dans un tel trouble et je balançai profondément : fallait-il rapporter rapidement cette compromettante faucille en l'échoppe ou éviter de me trahir en rendant mes armes sans sommations ?

C'est ici que s'interrompt ce naïf et convaincant écrit de Ravailac. La phrase importante du témoin, que j'ai retrouvée, constitue un enchaînement significatif. C'est le moment où le destin hésite. Ravailac sera-t-il suspecté ou non ? Vous connaissez la réponse.

Mais, maintenant, vous savez qu'il fut appréhendé par des argousins, eux aussi roués, qui voulaient corriger par l'arrestation d'un suspect leur protection manquée du Roi, ne pouvant d'ailleurs imaginer qu'il s'agissait d'un faux Henry.

Voici cette phrase importante, et mystérieuse pour qui n'a pas bénéficié de mes découvertes :

Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ?

CONTRIBUTION N°18

Voyage outre-mer

Daniel Bonnici

Il s'arrêta sur le seuil, allait-il entrer ou bien tourner les talons et s'en aller bien vite ?

Derrière cette porte, elle l'attendait.

Elle avait préparé le diner dont les effluves parfumés s'échappaient de la cuisine et venaient lui titiller les narines.

Cela le mit un instant en joie. Il appréciait les bonnes tables et faisait honneur aux plats, petits et grands.

Il venait là chaque soir après avoir péniblement monté les quatre étages de l'immeuble, sans ascenseur.

Le quartier n'avait rien d'attrayant. Il venait là par habitude mais aussi par obligation.

Il poussait la porte et s'asseyait. Puis il l'écoutait, des heures durant, parler d'elle, de ses soucis et de ses pleurs, de ses colères et de ses langueurs. Elle se déversait, il s'emplissait docilement, tel une urne, inerte et sans couleur.

Il était devenu pour elle une béquille, un déambulateur.

Il savait tout de ses états d'âme et de santé, de la vie du quartier et de ses voisins, de ses chats et de son lapin nain. Il connaissait par cœur les anecdotes et les souvenirs, des plus douloureux aux plus drôles. Depuis trente ans qu'elle habitait ici, elle en avait des choses à dire !

Lui restait silencieux. Du reste lui aurait-il parlé qu'elle n'aurait pas prêté attention à ses paroles. Son auditoire n'avait d'importance que l'écoute dont il était censé témoigner. Cela lui portait ombrage. Il aurait aimé qu'elle lui accordât une place, si petite fût-elle. Le voyait-elle, seulement ?

Il repartait le ventre plein et la tête lourde de mots, épuisé d'une relation à sens unique qui vidait son énergie, annihilait sa joie. Il se disait qu'il ne reviendrait pas mais était encore là le lendemain. Peut-être attendait-il une sorte de reconnaissance qu'il savait improbable. Il se sentait dépendant et enfermé, triste et isolé, en un mot malheureux.

Pourtant, aujourd'hui, quelque chose avait changé.

Au matin, une brise légère avait soufflé sur ses paupières endormies. Il s'était éveillé à la beauté du jour, ouvrant grandes ses fenêtres sur l'immensité du monde. Il avait contemplé le ciel comme si c'était la première fois qu'il le regardait vraiment. Il rosissait, rougeoyait, flamboyait. Des oiseaux virtuoses se mirent à saluer l'arrivée de la lumière. C'était un spectacle très vivant, auquel il assistait, fasciné.

Puis, un vent impétueux se leva et vint ébouriffer ses cheveux. Il sentit l'air soulever ses poumons et la vie naissante le saisit : elle se fit abondante et limpide dans tout son être de chair. Elle coulait dans ses veines, courait dans ses reins et galopait dans ses jambes. Un grand sentiment de liberté vint l'habiter, il se sentait bien, il se sentait fort.

Sa journée se déroula de manière inhabituelle : il salua généreusement son voisin de palier que d'ordinaire, il évitait ; il partit joyeusement à son travail en fredonnant l'air de la Truite de Schubert et eut de bonnes relations avec l'ensemble de ses collègues. Il trouva même un intérêt à ses occupations professionnelles qu'il mena d'une main de maître. Il était coiffeur pour dames dans un salon très classique de la banlieue lyonnaise. Ce jour là, beaucoup de têtes eurent plaisir à se contempler dans les miroirs du salon tant le spécialiste des ciseaux avait manié les outils avec

virtuosité. Son entourage le félicita quant à sa bonne humeur et à son aisance professionnelle. Il en avait ressenti de la fierté.

Mais voilà, ce soir, il avait repris le chemin habituel et se trouvait face à cette porte sans se décider à la pousser.

L'élan qui l'avait habité tout au long de la journée avait cédé la place à l'apathie et à la morosité.

Sacrifierait-il encore une partie de sa vie dans ce lieu sans joie ?

Tairait-il en lui ce qu'il y avait de vivant pour laisser toute la place à celle qui se l'octroyait sans scrupule ?

Et s'il la laissait, que deviendrait-elle ? Il avait peur qu'elle s'écroule, édifice fragile de carton pâte qui non maintenu par des mains protectrices s'affaisserait sur lui-même.

Mais non, ce n'était plus possible ; il n'entrerait pas, ni aujourd'hui ni demain dans l'appartement numéro 403 de l'immeuble « Les jonquilles ».

Sa morne existence était désormais derrière lui. Une vie nouvelle l'attendait, des projets avaient déjà germés en lui.

Il portait encore en lui le souffle puissant qui l'avait décoiffé ce matin alors que dans le même temps, la vie s'était faite jaillissante dans toute sa chair.

Il ne pouvait plus se taire.

Il considéra un instant cette porte qu'il n'ouvrirait pas et lentement, posément, se tourna et commença à descendre l'escalier. Une joie profonde l'accompagnait.

En ce jour du 2 avril 1995, Charles-Edouard avait vu le cours de sa vie radicalement changé : il s'était séparé de sa mère. Ce fut un événement majeur dans sa vie d'homme. Le premier juin de la même année, il embarqua à bord d'un rafiote de 25 pieds et partit faire le tour du monde à la voile. Le vent de la liberté qui aimait jouer dans ses

cheveux le poussait sur toutes les mers du globe. Chaque matin, il s'émerveillait de l'immense beauté des ciels rougeoyants. Il aimait se sentir en ces instants, enfant de la Création, vivant, heureux. Il découvrit toutes sortes de lieux et rencontra toutes sortes de gens. Il apprit la vie.

Quant à sa mère, privée de sa béquille, elle s'effondra dans son morne appartement des Jonquilles. Mère outrée, elle maudit l'outremer et pleura amèrement. Quand son fils revint pour une brève escale, radieux, le teint hâlé et les cheveux flottants, elle était frappée d'aphasie. Alors, il se mit à lui parler longuement de lui et de son bateau, de son périple sur les flots, des gens qu'il avait rencontré, des contrées visitées. Les mots jaillissaient de sa bouche semblables à des gerbes de fleurs parfumées, témoins d'une existence retrouvée.

Elle le regardait tandis qu'il parlait. Elle écoutait, silencieuse. Ses yeux se mirent à briller et une larme coula sur sa joue. Il était beau, son fils.

CONTRIBUTION N°19

Bob Darson

Frédéric Martinet

Il hésitait sur le seuil. Allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ?

Il ne manquait pourtant pas de détermination.

Bob DARSON était, en effet, tout sauf ordinaire.

Tout jeune, déjà, c'était un beau petit, très racé, avec un tempérament de feu, on pourrait dire fougueux et endurant.

Bob DARSON était né à la campagne, d'une mère également très belle, de souche anglo-normande. D'elle, il tenait d'avoir "les cheveux moutonnant jusque sur l'encolure !", comme disait Baudelaire.

Il avait bon appétit et se régalaient de son bon bol d'avoine, qui lui donnait des forces !

Il sut marcher très vite, au double sens du terme.

Il était vraiment tout en jambes. Il préférait au pas, même rapide, galoper à longues foulées dans la carrière attenante, ou dans les prairies avoisinantes, et, mieux, il le faisait en sabots, ce qui était méritant, et ne l'empêchait pas de sauter les obstacles. Le saut, c'était "son truc". Il n'était pas du genre à "raser le tapis". On peut dire qu'il avait de l'allure, au propre et au figuré.

Il était très indépendant, presque ombrageux, coquin et contrariant. Ce n'était vraiment pas un caractère facile. Sa mère ne

s'occupait pas de son éducation. Il appréciait le tact et les caresses; alors qu'il aurait eu au contraire besoin d'être dressé correctement, et on lui eut donné le fouet avantageusement.

Bob était un fonceur. Toujours droit devant.

Compte tenu de ses dispositions naturelles, malgré des genoux cagneux, il adorait courir et faire la course, et même la compétition, chaque fois qu'il en avait l'opportunité.

Il avait vite compris qu'il n'est pas facile de faire fortune "dans le pas d'un cheval".

En grandissant, il était resté très entier, ce qui influait sur son comportement. Il était surprenant, et faisait même parfois des saillies inattendues.

Par ailleurs, il souffrait du dos. Il avait le dos fragile et sensible. Cela lui faisait un mal de chien. Il allait même jusqu'à trouver qu'il avait, à cause de lui, une vie de chien. On pourrait dire qu'il était faible du rein. Il l'avait trop creux. Son rêve était d'avoir un dos droit comme un cheval d'arçon. Mais enfin, bon, il s'en accommodait. C'était pas "la mort du petit cheval", comme on dit.

Il avait également le dos sensible au sens figuré, quand il n'en avait pas "plein le dos". Il prenait le mors aux dents pour un rien. Il était en quelque sorte rétif.

Aussi, peu de gens auraient parié sur lui et sur son avenir.

Mais, contrairement aux apparences, il était assez craintif. Il avait, en particulier, très peur des chiens, surtout ceux de vénerie.

Il ne manquait pas de défenses, mais quand il avait fait un écart, il avait beau se cabrer, si on le prenait dans le sens du poil, il savait vite redevenir docile.

Bob était pourtant ambitieux, voire prétentieux, suffisant. Dans sa solitude, il était le roi de son royaume. Il était même un royaume à lui tout seul !

Il était très à cheval sur les principes, d'une grande rigueur.

Il avait souvent plusieurs fers au feu, et le pire pour lui c'était l'indécision.

En pareil cas, il montait toujours "sur ses grands chevaux", et s'il n'aboutissait pas, cela lui donnait une fièvre de cheval ! pas de quoi, pourtant, fouetter un chat !

Il s'accoutrait souvent de façon outrancière, et n'hésitait pas à sortir ainsi harnaché, en exhibant sa belle robe brune.

Ce n'était pourtant pas "un mauvais cheval", comme on dit, mais il était comme ça. Se sentant différé, il aimait se faire remarquer. Son rêve était d'intégrer la Garde républicaine, pour son prestige.

Ce Bob, décidément, quel numéro !

Parfois désuni, poussif, il se reprenait rapidement, et à la cravache et bien groupé, il repartait aussitôt, au trot, à toute vapeur, sans avoir besoin d'être éperonné.

Aujourd'hui, c'était l'épreuve.

Il avait envie d'entrer, mais il en avait également très peur. On a vu qu'il était craintif.

"Etre ou ne pas être", voilà bien la question. Etait-il d'esprit plus noble de se soumettre, ou au contraire de se rebeller ?

Alors, entrer ou ne pas entrer ?

Et si oui, comment ?

Allait-il le faire en silence, ou allait-il hennir de peur ?

Le van était là, béant, devant lui.

Devait-il entrer, ou en s'affirmant, s'enfuir ?

Un cheval pour un royaume ?

Il fit un pas sur la rampe.

Pourtant, il hésitait sur le seuil. Allait-il entrer, ou bien tourner l'étalon et s'en aller très vite ?

CONTRIBUTION N°20

Le soutien regorge

Frédéric Martinet

Dans le flot des tsunamis du web, elle avait reçu ce mail:

"Allez-vous entrer, ou tourner les talons, et vous en aller très vite ?"

Drôle de mail ! Surprenant ! émetteur ? Frivolity.com.

Elle va pour l'éliminer (cet anti-spam ! ah ces pubs ! bon, le texte ne semble pas publicitaire; du moins, pour un pauvre anti-spam, à la vue courte et au jugement simpliste. Nul n'est parfait !).

La curiosité, loin d'être un vilain défaut, est, du moins chez la femme, une extrême qualité, source de tout progrès...

Aucune instruction, ni aucun site à consulter ?...

L'ami Google ? Aujourd'hui, quand on est "net" ("chebran", "In", "web", c'était il y a longtemps; quelques mois), on a désormais, sous le clic, à portée de clics, des réponses immédiates universelles à tout (parfois surprenantes: Google, c'est l'anti-méthode globale ! Il a (déjà) appris les mots. Reste à apprendre le sens). C'est mieux qu'une meilleure copine –fut-elle blackberrisée, facebookée ou twitterisée "à mort"- !

Bon, Google connaît-il " Frivolity.com " ?

On n'aura jamais la réponse à cette question, pourtant existentielle !

Car: "Ah ! il y a deux pièces jointes !". Dans le flot naturel de la réflexion du haut vers le bas, et de gauche à droite (sauf pour les mails en arabe...), on a tendance à ne pas voir les pièces jointes (de fait, " disjointes").

Deux simples .jpg...

Quelques clics plus tard, les deux .jpg s'affichent ! Facilité fascinante... ces images sorties de nulle part; enfin, sauf pour les marchands d'albums photos ! le monde moderne ne requiert-il pas une constante adaptation de tous, et des fabricants et autres commerçants en particulier ? N'est-il pas ? (si l'on veut paraître anglo-saxon cultivé, bien entendu –terme judicieux pour la langue anglaise, si difficile à bien entendre-).

Alors, ça vient, ces .jpg ? oui, bien entendu !

C'étaient deux soutien-gorge. Deux petits modèles à pointe, du genre triangle frivole, prêt à s'envoler; sorte de mini cerf-volant à prise au vent.

Tout blancs, ils portaient des motifs, comme incrustés.

L'un avait sur le sein droit un délicieux petit cœur, très léger, au double tracé rose, comme surjeté à la main, sans remplissage. Un cœur tendre à caresser avec beaucoup de délicatesse, de peur de le froisser. Un cœur à droite ? ! tout le monde n'a-t-il pas le cœur à gauche ? même les gens de droite ? il y aurait-il des droitières du cœur ?,

Et sur le sein gauche, un joli papillon. Un extraordinaire papillon de nuit ! comment la création en a-t-elle pu réussir la conception, et, mieux, la réalisation, sans des cours d'école de l'art, voire de la villa Médicis ? Quel symbole, un beau papillon sur le sein gauche ! mon cœur est une fleur, au délicieux nectar ! Venez, venez, butinez, butinez...

Le deuxième avait exactement le même petit cœur à droite; mais, sur le sein gauche, un arc et une flèche (sans cupidon: trop encombrant, et un peu lourd, comme symbole !).

Ayant accroché l'œil (une image !), le graphisme, doté d'un texte bref, décrit l'article (fait l'article). Ce soutien regorge de qualités (mais ne dit-on pas "menteur comme un soutien-gorge ?"):

Les motifs au faisceau laser à l'intérieur même du tissu donnaient à l'image permanence absolue; insensibilité aux UV; coloration permanente; et même effet relief.

Quant au tissu, fruit de longues recherches "dans nos laboratoires", il était breveté internationalement, et proprement révolutionnaire (ah ! si les "sans-culottes"...): il était auto-moulant ! il restait à inventer ! après les coques auto-formantes pour les terribles chaussures de ski, voici le tissu auto-moulant de soutien-gorge !

Pure merveille, il est d'une incroyable "semi-élasticité". Il est à "mémoire de forme". La douce chaleur de votre corps va progressivement le mettre en forme, à vos formes. Il va épouser (sic) votre si délicate anatomie, et, tout en caressant avec délicatesse (ce tissu, merveilleux, est caressant !) vos courbes harmonieuses, il va en garder mémoire. Oui, vous avez bien lu. Il a de la mémoire. Progressivement, il va mouler votre corps, y compris localement, dans les zones si sensibles et si fragiles.

Mais attention, ô miracle, il ne va pas seulement prendre vos formes. Ce matériau révolutionnaire semi-élastique va relever, galber vos seins, et, mieux encore, les mettre en forme ("pomme", ou "poire", au choix...), avant "moulage" et mémorisation. Mieux qu'un Wonderbra, il ne comprime plus et vous maintient "à vie"... de tissu, bien sûr. Mais c'est un tissu à "très longue durée de vie" !

Merveille des merveilles, ce tissu peut se couper aux ciseaux sans s'effranger, de sorte qu'il n'y a plus qu'une taille. Aux orties les bonnets A, B, C, D, E, F (et plus ?).

Il ne manque à ce tissu que la parole, mais les .jpg y suppléent au mieux (d'autant que la parole... ce ne serait pas toujours sans inconvénients...).

Ce soutien-gorge, dit encore la publicité, est un extraordinaire porte-bonheur, au sens propre !

Notre e-maileuse (néologisme, bientôt breveté), profondément perturbée par la lecture émouvante de ce descriptif élogieux, combien suggestif, s'en remonte les seins dans un geste réflexe...

Où est le piège ? le prix ? Les .jpg ont tout prévu. Même l'accroche irrésistible: un prix de lancement, une promotion "à saisir": un prix "barré", de rouge de surcroît. Plus 100 € le soutien-gorge ! non, emballé, livré, rendu pour SEULEMENT 25 €. Comment ne pas se rendre soi-même ? !

75% de remise temporaire ? ! 75%, ! 50 %, c'est déjà pas mal, mais 75 %, c'est le chiffre qui tue !

Et en plus, si achat dans les 48h, une petite colombe blanche offerte, pour "entre les seins".

.jpg, très avisé, donne aussi le site de vente. Super .jpg, contient directement le "lien" !

Il y a-t-il une seule femme au monde capable de résister à un lien de site directement incorporé à un .jpg, sans recopie infernale de http avec ou sans www et autres inventions diaboliques d'informaticiens de même qualificatif ?...

"Comment déjà ? le paquet ? décidément, ces gens !"...

Rarement un paquet a été explosé (plus qu'ouvert) si vite. Rarement un soutien-gorge est tombé si vite...

Voici le premier "chaussé". Très doux, en effet ! Ce tissu incroyable a un moelleux dans le tissu, d'une texture si souple et si douce ! ultra-fin; et de plus translucide ! Il laisse entre-percevoir (néologisme indispensable, bientôt breveté) le galbe extérieur de son précieux contenu (en attendant la nouvelle version, pour examen endoscopique...).

Le rein se creuse (ça remonte la poitrine), les bras se lèvent (d°), face à la glace.

"Trop bien" ce tissu. "Trop beau" ce soutien-gorge ! "ce papillon qui butine le pollen de cette fleur ! on le dirait présent".

Pour le "moulage", il faudra être patient quelques heures. Quelques heures ! supplice de tantale...

Voici le deuxième chaussé:

Plus merveilleux encore ! elle n'avait, dans sa presse, pas même remarqué le si ingénieux, si simple système d'ajustement immédiat des bretelles.

Deux gestes, le soutien-gorge est parfait.

"On dirait être moulé par deux mains chaudes !... j'appelle Marcel"...

"Ô cet arc, ô cette flèche ! ça vous transperce le cœur"...

L'émotion était trop vive, le cœur vibrait trop fort. Tout cœur a ses limites. Il a lâché.

Notre e-maileuse s'écroule. Un instant de malheur !

On la retrouvera nue, vêtue seulement d'un extraordinaire soutien-gorge; qui n'aura pas même eu le temps de prouver ses performances auto-moulantes...

Moralité

Un soutien porte. Mais ne pas Porter l'arme à gauche. Ça porte malheur, et c'est mauvais pour le cœur !

CONTRIBUTION N°21

Scié

Olivier Collau

Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? L'esprit embrumé, le cœur battant la chamade, les mains moites, il hésitait. L'hésitation, sans nul doute le plus grand drame de sa vie.

Paul Deschamps était de nature timide. Très timide. C'est une des raisons pour lesquelles sa femme l'avait quitté quelques années auparavant, lui assénant avant de claquer la porte un violent : « Tu n'es qu'une chiffe molle, Paul ! Une vraie poule mouillée ! J'en ai marre de toi, je pars faire ma vie ailleurs, avec un mec, un vrai ! ». Une rupture à l'image de sa vie : celle d'un vague échec. Paul Deschamps n'était pourtant pas ce qu'on pourrait appeler un *raté*. Honnête travailleur, il possédait un emploi stable et confortable dans une banque. Il était propriétaire de son appartement, roulait en berline allemande et partait régulièrement en vacances. Non, ce qui clochait avec Paul, c'était sa banalité. Sa platitude, son manque de relief ; son insignifiance, presque. Il faisait partie de ces gens dont on ne se rappelle jamais le nom. De ceux à qui on dit deux fois bonjour dans la même journée.

Paul Deschamps vivait sans faire de vague. Il était là, on faisait avec. Au mieux les gens disaient de lui que c'était un brave type. Au pire, ils ne disaient rien. Le sentiment que Paul provoquait chez les autres avec le plus de talent, c'était l'indifférence. Triste sort en somme que celui de Paul Deschamps.

Un jour pourtant, un évènement survint qui mit brusquement fin à cette apathie. Tandis que Paul marchait nonchalamment dans la rue en rentrant du travail, la sonnerie de son téléphone portable lui

indiqua l'arrivée d'un message. Paul fut très intrigué car il s'agissait là d'un évènement rare, pour ne pas dire rarissime. Qui pouvait bien avoir quelque-chose à lui dire ? C'est sur cette interrogation que Paul attrapa son téléphone, dubitatif. Ce que ce mystérieux message contenait, Paul ne le sut jamais car à l'instant même trois jeunes passèrent en coup de vent à sa hauteur et lui arrachèrent son mobile des mains. Sonné par cette hardiesse à son égard, Paul se contenta de les regarder s'éloigner en courant. Tout juste prit-il la peine de remarquer que l'allure et le ricanement imbéciles d'un des trois voleurs ne lui étaient pas inconnus : ils lui rappelèrent vaguement un jeune de son immeuble. Les bras ballants, Paul se résolut à rentrer chez lui. Il ne se doutait pas que venait de se jouer une scène décisive dans sa morne vie, un instant crucial dans son existence atone.

En soi, cet incident n'avait rien d'extraordinaire. Des vols de portables à la tire, cela arrive tous les jours, dans ce quartier comme dans bien d'autres. Paul n'aurait qu'à signaler le vol à son opérateur et acheter un nouvel appareil, pour quelques malheureux euros. Cependant, de retour chez lui, Paul s'assit dans son fauteuil et prit le temps de la réflexion : allait-il devoir subir ainsi toute sa vie durant ? Souhaitait-il continuer à dire *amen* à tout ? Serait-il toujours classé dans la catégorie des *losers* ? Le cours de ses idées l'emmena bien plus loin que le simple vol dont il venait d'être victime. Ce fut le point de départ d'une introspection inattendue, lente mais puissante, nourrie de près de quarante ans de frustration amère. Seules l'aube et la fatigue vinrent à bout de l'envolée des pensées que Paul Deschamps avait ressassées toute la nuit. Au moment où il s'endormit dans son fauteuil, il s'était convaincu de changer, de devenir un autre homme : celui qui saurait s'affirmer et mener sa vie de manière flamboyante.

Au petit matin les choses étaient déjà beaucoup moins évidentes. L'hésitation vint ronger Paul. Ses bonnes résolutions de la veille au soir, prises sous le coup de l'euphorie dont seul le manque de sommeil et l'alcool sont capables, lui semblèrent pour le moins osées. Il est toujours simple de refaire le monde dans sa tête, mais quand il s'agit de passer aux actes, on fait généralement moins le fier...surtout quand on s'appelle Paul Deschamps et que le plus gros risque qu'on ait pris dans sa vie ait été celui de demander en mariage une femme qui deux ans plus tard avait déjà fait ses bagages. Oui,

c'est le genre de péripétie qui vous refroidit ; et quand à la base on est déjà d'un naturel glacial, au final on approche le zéro absolu de l'audace. Bref, au matin, Paul n'avait plus rien d'un revanchard et il se disait déjà qu'après tout, ce n'était qu'un téléphone portable. En avait-il réellement besoin ? N'était-ce finalement pas, quelque-part, une aubaine que ce vol ?

Ce que Paul n'avait pas imaginé une seconde, c'est qu'en arrivant au bureau, son collègue André lui demanderait « Comment ça va ? ». Chose qui n'arrivait environ qu'une fois par semestre, tant le désintérêt qu'André portait à Paul frisait l'indécence. Saisissant la balle au bond, et tâchant de bâtir tant bien que mal sur les cendres de sa détermination nocturne, Paul lui relata brièvement l'événement du portable, sans grande effusion. Quelle ne fut pas sa surprise de constater que le vol à la tire était le cheval de bataille d'André ! Ce dernier, ancien soixante-huitard ayant viré franchement à droite avec les années, s'élevait en défenseur de la citoyenneté, du respect des lois, de la veuve et de l'orphelin. Il se lança alors dans un interminable discours de morale qui dura toute la journée, prenant le silence de Paul comme une approbation tacite pleine et entière. Tout y passa : du qui vole un œuf vole un bœuf, aux dix commandements, en passant par « Nous quand on était jeunes on savait s'amuser, maintenant y'a plus d'jeunesse, tout part à vau l'eau ! ». Le pire c'est qu'à force de lui bourrer le mou, André finit par ranimer en Paul la flamme ténue de la rébellion. Après tout, n'avait-il pas raison ? Cette question rhétorique revenait dans la bouche d'André toutes les trois phrases. La journée se termina sur ce conseil avisé d'André : « Va chez les flics, mon gars. Tu balances tout, y compris le même que t'as cru reconnaître ! Si c'est pas lui c'est pas grave, t'en as rien à foutre. Y'a que ça qui marche, avec ces petits salopards. Et puis les flics ça leur fera se bouger le cul. Ecoute-moi, tu portes plainte et tu vas jusqu'au bout ! Faut pas s'écraser, Paul, faut relever la tête : t'es un mec ou quoi ? »

Restant tard au bureau, la tête comme une citrouille, Paul était tiraillé entre son appréhension de se rendre au commissariat, et sa volonté de ne plus se laisser faire. Le sermon d'André avait réveillé en lui le souvenir douloureux du départ de sa femme, et ce vol de téléphone était en train de cristalliser toute la colère accumulée par un homme depuis son enfance. Finalement, la peur au ventre, il prit

la décision de se comporter *comme un mec*. C'était sans doute la première fois de sa vie.

Il hésitait sur le seuil. Finalement il stoppa sa respiration et poussa la porte. L'homme qui se trouvait face à lui, derrière le comptoir, n'avait rien d'un policier : « C'est vous qui m'avait appelé ? M. Deschamps c'est ça ? Comme convenu j'ai ce qu'il vous faut, tenez ». Paul Deschamps attrapa avec prudence le fusil à canon scié et les boîtes de cartouches. Son visage s'illumina soudain d'un sourire carnassier, presque pervers. « C'est parfait » s'entend-il répondre d'une voix blanche.

Il allait être un mec, un vrai.

CONTRIBUTION N°22

Week-end à Rome

Olivier Collau

De : julius@caesar-palace.it
À : cleopatra@take-caire.eg
Le : 15 Mars 44 AV J-C, 11h53
Objet : Week-end à Rome

Ma Cléo,

Que le temps me semble long depuis notre dernière rencontre ! Cette croisière que nous avons accomplie l'été dernier sur le Nil majestueux, dans cette felouque motorisée du plus grand luxe, fut un moment de bonheur dont le souvenir délicieux me remplit de joie à chaque évocation. A dire vrai, je crois que je te kiffe grave.

Je m'inquiète quelque peu car tu n'as pas mis à jour ta page sur Facebookum. Cela va faire bientôt deux jours, et je m'interroge sur la cause d'un tel désintérêt. J'espère que tu n'es pas malade ou, pire, que tu n'es pas victime d'un souci de connexion. Si d'aventure tu rencontrais des problèmes de réseau, préviens-moi car j'ai rencontré au Sénat un excellent ami de Cicéron, qui prétend avoir des idées nouvelles pour fiabiliser notre réseau large bande sur tout l'Empire romain. Son nom est Bouygus Telecom, un jeune homme du bâtiment selon toute vraisemblance.

Pour ma part j'ai rajouté hier sur ma page le récit de mes campagnes en Gaule. Tu trouveras tout ça dans l'onglet *De bello Gallico*, juste en-dessous du lien vers le blog de Pompée. Quel heureux souvenir ! Des mois bucoliques à sillonner les plaines, à faire du camping sauvage, à manger des escargots et des cuisses de grenouilles, et à s'enivrer tout au long des vignobles, des Côtes du

Rhône au Val de Loire ! Seul un petit village d'irréductibles nous a causé du fil à retordre, jusqu'à ce que les nouvelles directives européennes interdisent la fabrication de leur boisson fétiche, par manque de traçabilité des ingrédients sur l'étiquette. Cela dit, ils ont reçu depuis des aides pour se reconvertir au caramel salé, les bougres. On a fini notre périple en apothéose à Alésia, ronds comme des queues de pelles, en fêtant la victoire sur ce bon vieux Vercingétorix...tu sais, celui qui ressemble au mec sur les paquets de céréales... ce qu'on a pu le charrier, le pauvre. On a tellement ri avec Crassus qu'on a fini par le jeter aux lions, ce con.

Que penses-tu sinon de se faire bientôt un petit week-end ? Tous les deux sans personne. Il me tarde tant de te retrouver ! Ça pourrait être à Pâques, j'ai mis mes légions en RTT donc je suis disponible. J'ai pensé à Venise, mais tout risque d'être complet si on ne s'y prend que maintenant. Ou alors je te propose la Crête, c'est chouette paraît-il, d'autant plus qu'ils ont arrêté ce type à tête de taureau qui terrorisait les touristes. A toi de me dire, tu regardes ton calendrier Outlook et tu me confirmes. J'irai voir sur lastminute.com, il y a souvent des bons plans pour moins d'une centaine de sesterces.

Que devient Anubis, ton berger allemand ? J'ai montré l'autre jour au petit Auguste les photos que tu as mises en ligne, on était pliés en deux ! Il est trop rigolo. Et la vidéo où il court après les chats sacrés dans le souk ? Excellente, je l'ai faite suivre à tout mon répertoire ! ptdr ! J'ai adoré aussi le photomontage avec le Sphinx et la tête d'Anubis, je te montrerai celui que j'ai fait de la louve de Rome avec la tête de Rubicon. Malheureusement notre pauvre petit Rubicon, le lionceau que j'avais gagné à la pêche à la ligne de la fête de l'école l'an passé, n'est guère en très bonne forme. Je crains qu'il n'ait mangé de la viande avariée. D'après l'apothicaire elle aurait été mal congelée... moi qui suis pourtant si prudent d'habitude. Il faut avouer que mon congélateur date de Mathusalem (c'est lui-même qui me l'avait offert en personne). Rubicon nous couve quelque-chose de sérieux, on espère qu'il va s'en tirer. Enfin bon, *Alea jacta est*, comme dirait l'autre.

En parlant de viande avariée, samedi dernier j'ai voulu aller aux jeux du cirque, pour me changer un peu les idées. Tu sais, ce n'est plus ce que c'était ! Depuis les dernières lois sur la parité, il doit y avoir exactement autant de gladiateurs que de gladiatrices (oui,

c'est leur nom depuis la loi Segolenus), autant de lions que de lionnes, et à la fin une fois sur deux c'est une femme qui doit gagner, sous peine d'amende pour les organisateurs ! Non mais où va-t-on ? Je veux qu'on me rende mes jeux comme avant, et tout le monde sait bien qu'il faut me rendre ce qui m'appartient ! Et puis pas moyen d'être tranquille, tout le monde m'est tombé dessus : monseigneur par-ci, mon altesse par-là, tous ces courtisans m'ont donné le tournis ! Ils n'ont pas voulu me lâcher la toge, j'avais l'impression d'être un pâté pour chiens ! Au final j'ai pris mes cliques et mes claques avant même d'atteindre la billetterie: veni, vidi, reparti.

Ma Reine, écris-moi dès que tu le pourras pour me rassurer, même juste un SMS. Ton lourd silence m'est si pénible, et l'inquiétude dans laquelle tu me plonges me serait insoutenable si je ne nourrissais le secret espoir d'à nouveau pouvoir t'enlever près de moi avant la prochaine lune. Et surtout lâche tes comm' sur ma page Facebookum, ça fera monter mes stat' ! lol.

Sur ce je te laisse, j'ai un rencart avec Marc-Antoine et toute la troupe pour les Ides de Mars : une kermesse est organisée au Sénat, au profit des orphelins de mes campagnes guerrières. Je tiens le stand du chamboule-tout, comme l'année dernière.

Bien à toi,

Ton Jules

PS : J'ai de nouveau croisé cet âne de Brutus, décidément je suis convaincu qu'il n'accomplira jamais rien d'important dans sa vie. Pauvre bougre, un jour prochain il va me faire mourir...de rire !

CONTRIBUTION N°23

Le Passage

Philippe Vincent

Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ?

Le lieu semblait attrayant, mais un pressentiment diffus l'empêchait de prendre une quelconque décision. La porte donnait sur une sorte de salle d'attente. Tout au fond, derrière un bureau de bonne taille, un homme sans âge affublé d'une barbe blanche, lui faisait signe d'entrer, d'un geste bienveillant de la main :

« *Approchez* », semblait-il lui dire, « *c'est l'heure de votre rendez-vous* ».

Que faisait-il là, ainsi planté devant ce décor insolite ? De quel rendez-vous parlait cet homme ? Distract comme il l'était, il lui arrivait d'oublier une réunion, mais là, il avait beau chercher, il ne trouvait que l'épais brouillard qui semblait avoir envahi sa tête. Il se hasarda à répondre : « *je croyais que c'était pour la semaine prochaine* », mais le barbu ne parut guère prêter la moindre attention à ses paroles, le regard absorbé par la contemplation de l'écran posé devant lui.

La pièce était baignée d'une étrange lumière blanche qui nimait toutes choses. Le visage de l'homme semblait si éclairé qu'il pensa que ce qu'il avait pris, de dos, pour un terminal d'ordinateur, n'était qu'un écran de luminothérapie ! Peut-être s'agissait-il d'un de ces centres spécialisés où l'on soigne les dépressions par la lumière ? Pourtant, il ne se voyait pas en adepte d'une telle pratique, lui qui considérait avec scepticisme tout ce qui pouvait ressembler, de près ou de loin, à la théorie fumeuse d'un quelconque gourou avide

de se remplir les poches, ou de devenir l'auteur d'un best-seller à la mode.

Maintenant, le barbu avait été rejoint par un homme coiffé d'un curieux chapeau dont les bords, aux couleurs d'arc-en-ciel, faisaient penser aux anneaux de Saturne. Par son comportement, le nouveau venu donnait l'impression d'être le chef. Tous deux semblaient se concerter à voix basse. De temps en temps, ils tournaient leurs regards vers lui, avec une perplexité évidente, puis reprenaient leur conciliabule. Il crut comprendre :

« Peut-être s'agit-il d'une erreur administrative, ou d'une homonymie ? Cela arrive parfois ».

Poussé par un mauvais présage, il eut envie de répondre : *« c'est cela, c'est une erreur administrative ! »*. Il percevait le sens des mots plus qu'il ne les entendait, et les réponses qui lui venaient à l'esprit relevaient plus d'une sorte de pensée pure que de leur formulation à travers des phrases bien structurées. Les mots, dépouillés de leurs habits de syllabes, étaient réduits à leur résonance affective ou émotionnelle. Lui-même baignait dans une ambiance paisible où le temps semblait s'écouler avec la lenteur d'un long fleuve à l'abri des intempéries du monde. Son esprit fonctionnait au rythme de cette sorte de pensée lente qui semble habiter les cerveaux plongés dans le coma.

Parfois, une rumeur à peine audible lui parvenait de l'extérieur. Il ne comprenait pas le sens de ces paroles, mais il en reconnaissait les intonations familières, un peu comme un bébé qui, dans le ventre maternel, sait déjà distinguer la voix de sa maman. Mais là, la femme avait remplacé la mère ! Prisonnier de son corps, il était comme revenu au point de départ, à l'état fœtal qui avait précédé sa venue au monde. Peut-être était-ce cela, l'ultime passage qui vient clore le chapitre de notre existence : reparcourir en sens inverse le chemin qui nous a menés à la vie.

Et voilà que cette voix, unique pour lui, la voix chaleureuse de Marie, était venue réveiller un coin reculé de son cerveau, où elle avait depuis longtemps gravé son empreinte, comme une rivière creuse son lit au fil des saisons. A l'image d'une brise légère venant ranimer les braises encore rougeoyantes d'un feu qui se meurt, le

murmure de cette mélodie lointaine avait sorti de son engourdissement un ilot encore frémissant dans l'enchevêtrement de ses neurones.

En face de lui, le barbu et l'homme au chapeau lui faisaient maintenant des signes insistants. Ils semblaient lui dire :

« Vous êtes attendu, vous êtes là, alors à quoi bon remettre votre rendez-vous ? »

Et de fait, il savait qu'il faudrait bien, un jour, franchir le seuil de cette porte. Alors, aujourd'hui ou demain, quelle importance ? Et pourtant, cette voix qui résonnait au plus profond de son intimité le rattachait comme un lien invisible à cette vie qu'il était sur le point de quitter : comment pourrait-il supporter l'absence de ces intonations singulières qui étaient devenues une partie de lui-même ?

A ce tournant décisif de son existence, il se trouvait confronté au mystère le plus fondamental de l'Homme, cet être réputé rationnel, et qui pourtant, au seuil de sa mort, va s'accrocher à la vie, dans un combat qu'il sait perdu d'avance.

Devant lui, la lumière blanche se faisait plus intense et plus envoutante, la voix de Marie l'incitait à s'accrocher à ce fil ténu qui le reliait à elle, les deux personnages avaient quitté leur bureau et s'avançaient vers lui avec une bienveillante sollicitude, il se sentait aspiré par un tourbillon de lumière, il se sentait tiré dans l'autre sens par la chaleur indispensable de cette voix nécessaire.

Dans cet ultime dilemme se révélait la nature profonde de l'être humain et l'explication de son mystère face à la mort :

Ce qui caractérise l'Homme, ce n'est pas sa rationalité, mais plutôt cette propension de son esprit à l'absolu qui lui fait attribuer à l'instant une valeur d'éternité.

Allait-il avoir la force de tourner les talons et s'en aller très vite ? Une phrase lui revint en mémoire, une phrase en forme de proverbe qu'aimait répéter son père :

« *Aide-toi, le médecin t'aidera.* »

Il fallait résister. Il ne fallait pas laisser s'éteindre la flamme vacillante de ce feu intérieur. Il fallait veiller sur lui, avec la même ferveur qui, dans les civilisations anciennes, entourait l'entretien du feu sacré. Tant qu'elle n'était pas éteinte, la petite étincelle de vie qui perdurait pouvait encore embraser ce corps inerte. Il fallait, il fallait ...

Soudain, il se sentit submergé par une lumière éblouissante qui semblait l'aspirer dans une étourdissante spirale. S'agissait-il de cette lumière merveilleuse qui, au dire de certains rescapés *in-extremis* d'une mort imminente, accompagnerait notre passage dans l'au-delà ? Un sentiment d'apaisement et de bonheur l'envahissait tout entier.

Au début, il ne distinguait rien, aveuglé par l'intensité du rayonnement, et puis, ses yeux s'habituant, il cru apercevoir des ombres fugitives dont l'image fantomatique se fondait dans le brouillard immaculé. Des silhouettes aux longues tuniques blanches semblaient se pencher sur lui avec attention.

Et puis, soudain, un visage prit forme, émergeant de la brume : c'était le visage de Marie. L'émotion plus que l'éblouissement le fit cligner des yeux. C'était bien elle, celle qui par sa voix lui avait donné la force de revenir. Et puis, il distingua les visages de Pierre et de Bastien, les larmes aux yeux. Une phrase lui vint à l'esprit :

« *Le cercle de famille applaudit à grands cris ...* »

Et c'était bien pour lui comme une nouvelle naissance.

CONTRIBUTION N°24

Une Nuit de lumière

Carole Jacquemont

Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? Quel était ce sentiment qui le retenait ? Un mélange de culpabilité, de peur, de survie et en même temps cet attrait si fort pour la vie comme si rien ne s'était passé. Non rien ne s'est passé ! Rien ! Il suffit de partir et tout ira bien. Après tout, il suffit de ne plus y penser.

21 Avril 2030

Une apogée, une fin ou un recommencement, quel était ce monde dans lequel Rémi ne s'y retrouvait pas. Les plus pourris l'ont toujours emporté sur les plus braves, c'est une vision du monde, en tout cas c'est celle de Rémi. Celle qu'il voudrait que personne n'ait ! A commencer par lui. Pour lui, le bonheur n'a pas de prix, pas plus que le malheur d'ailleurs ! Et pour Rémi ce n'était pas qu'une question de choix.

Rémi se souvient. Il était là, devant le seuil de la porte comme pétrifié et hésitait à entrer de nouveau. Il venait de sortir de chez son ami qui gisait sur le sol. Un mot avait été laissé : « Si Bouli n'est pas là, Bouli s'en va ». Bouli ! C'était le surnom de son ami. Tout le monde l'appelait comme ça dans les bars et les soirées qu'ils fréquentaient. Ils les écumaient d'ailleurs comme dans un rallye : rapidité, efficacité, mais de moins en moins de sobriété. La foire n'était plus occasionnelle mais quotidienne. Chacun essayait d'oublier un peu le rythme lent et monotone d'une vie professionnelle et personnelle tout à fait désuets. Mais surtout, Bouli était un garçon d'un humour cinglant, rien ne l'arrêtait, aucun sujet, aucun tabou ! il était si drôle que le monde sans lui aurait semblé vide à plus d'un.

Bouli ! Un surnom tout à fait ridicule, Rémi en convenait. En réalité il s'appelait Boulange de son nom de famille, Antoine Boulange. Rémi se rendait à toutes les présentations mondaines de son travail avec Bouli. Il préférait cela que de venir seul, n'étant ni fiancé et encore moins marié. Venir sans Bouli aurait été comme un chevalier sans armure. Il faut dire que sans l'humour de Bouli, Rémi n'avait pas beaucoup de conversation et se laissait un peu aller. Une réflexion de travers d'un collègue et il préférait prendre la fuite plutôt que faire front, non pas par manque de réflexes mais surtout par manque de motivation. Ces gens ne l'intéressaient pas et il venait à la demande de son chef, si droit dans son poste celui-là ! D'ailleurs il n'en bougeait plus !

Il faut dire qu'il revient de loin notre ami Rémi. De ce train qui l'a amené de Province, quinze ans qu'il essaye de gérer sa vie dans cette ville ; Sans amis c'est finalement elle qui a eu raison de lui. Il était content d'avoir rencontré ce garçon, Antoine, jeune, fort, dynamique et seul lui aussi. Mais c'était un ami particulier qui assumait sa solitude haut et fort, comme une forteresse, une tour d'ivoire. Rémi ne savait pas bien qui il était pour lui. Mais maintenant que Bouli était mort, cette question le hantait.

L'image de ce corps dans l'appartement ne cessait de tourner dans sa tête, il n'arrivait pas à en sortir. Il avait cette sensation d'effleurement physique constamment, comme si quelqu'un d'invisible le touchait. Les cauchemars se faisaient de plus en plus pressants, comme si on lui demandait quelque chose. Mais Rémi était devenu lâche et ne voulait plus qu'on lui demande quoique ce soit. Ca va ! Il avait donné ! Après la souffrance familiale une autre souffrance viendrait ? non ! Or de question ! Il ne faut jamais trop s'impliquer dans les relations, pensait-il, c'est dangereux !

Rémi se ressassait sans cesse cet instant, cet instant où il était là, planté derrière la porte. Pourquoi Bouli s'était-il donné la mort ? Que signifiait ce mot près de lui ? Etait-il perdu à ce point ou était-ce un véritable acte final, un choix tout à fait conscient ? Il ne l'aurait jamais soupçonné voulant mettre fin à ses jours, lui si drôle ! Si positif !

Mais la question la plus persistante était cette fatale fuite que Rémi avait pris. Il ne cessait de se demander pourquoi et la plus désagréable des réponses lui conférait une position tout à fait instable : il ne savait pas ! Rémi n'avait pas appelé les pompiers, il n'avait pas appelé la police non plus, pas un voisin, il n'avait même pas cherché à savoir si la gardienne de l'immeuble était là. Il a hésité puis il est parti. Il aurait été complice qu'il n'aurait pas été moins actif. Tout le décontenançait maintenant. Dorénavant, il lui était impossible d'être indifférent à sa vie ou à ce qui l'entourait, sa sensibilité était à fleur de peau.

Le pire, c'est qu'avec ce suicide une enquête s'était ouverte. D'autant qu'un voisin qui connaissait Rémi l'avait vu passer et s'en était confié à la police. Rémi fut auditionné deux fois et deux fois il fut obligé de donner la même réponse : je ne sais pas pourquoi je suis parti. Mais il a hésité ! Il le jure ! « C'est vrai M. L'agent j'ai vraiment hésité, j'étais paniqué, je ne savais plus quoi faire, cette image de mon ami mort avec ce mot, je n'ai pas compris, j'étais comme transposé dans un autre monde. La tête m'a tourné, j'ai failli me sentir mal et d'un seul coup, la fuite ! Elle m'est apparue naturelle ! ». Naturelle ... L'inspecteur ne comprenait pas. Comment pouvait-on penser à prendre la fuite dans un moment pareil, d'autant si l'on est un ami !

« Accusé, levez-vous ! ». Rémi faisait ce rêve depuis des semaines maintenant. Il se réveillait transpirant, hâletant, le cœur battant ! Il le savait maintenant, rien ne le sauverait. Son acte était inexplicable pour tous, y compris pour lui-même. Finalement, Rémi comprit qu'il devait en parler à quelqu'un, se confier. Un psy ou un prêtre ? Bonne question. Depuis la nuit des temps sa réaction était certainement considérée comme normale ou reproduite par d'autres avant lui. Oui mais voilà ! Dans cette histoire, nous sommes dans une société où tout doit être expliqué, et surtout où les plus pourris l'emportent sur les plus braves, selon Rémi. Il faut un coupable, lui ou un autre. Qui a tué Bouli ? Parfois Rémi parlait seul à Bouli. Il avait la sensation qu'il le comprenait, que toujours il l'accompagnait. Mais sa présence si forte le dérangeait. Il fallait qu'il parte ! Qu'il comprenne que Rémi n'y était pour rien. Lâche oui c'est sûr mais pas fautif. Seule la société pourrait être fautive dans cet acte !

« Accusé, levez-vous ! Votre lâcheté doit être punie ! »
Deuxième rêve.

« Accusé, expliquez-nous votre acte ! » Rémi s'exécute et explique ce qu'il peut. IL parle de ses croyances dans la vie, ce sur quoi il n'a plus d'espérance, de ses peurs. – Le tribunal doute. Il décide de remettre à une autre séance. Troisième rêve.

« Accusé, nous avons des doutes sur vos explications mais nous vous trouvons profondément humain et normalement constitué. ». Phrase tout à fait incohérente. Rémi se sent soulagé mais n'est pas relaxé. Il commence seulement à comprendre. Troisième rêve.

« Rémi, trouvez-vous que votre acte corresponde réellement à celui que vous êtes ? Ne vous êtes vous pas trahi ? Le juge scrute Rémi. Celui-ci sourit, une lumière au bout du cauchemar s'annonce. Quatrième rêve.

Rémi se comprend. Il accepte son acte. Il est plein de compassion pour lui-même et pour son ami. Il a compris. Et surtout il n'agira plus jamais de cette façon. Et sil le fait, il sait qu'il y a une explication à tout. Cinquième et dernier rêve.

La police a conclu. L'enquête est close. Il s'agissait bien d'un suicide. Depuis Rémi pense à Bouli avec une profonde amitié. Bouli lui manque mais il est là, bienveillant sur lui ; Et Rémi de penser que si l'amour implique, il n'a pas de prix !

TABLE DES MATIERES

PRÉSENTATION	7
CONTRIBUTION N°1	11
CONTRIBUTION N°2	13
CONTRIBUTION N°3	16
CONTRIBUTION N°4	20
CONTRIBUTION N°5	22
CONTRIBUTION N°6	26
CONTRIBUTION N°7	31
CONTRIBUTION N°8	36
CONTRIBUTION N°9	41
CONTRIBUTION N°10	45
CONTRIBUTION N°11	49
CONTRIBUTION N°12	54
CONTRIBUTION N°13	59
CONTRIBUTION N°14	63
CONTRIBUTION N°15	65
CONTRIBUTION N°16	69
CONTRIBUTION N°17	73
CONTRIBUTION N°18	77
CONTRIBUTION N°19	81
CONTRIBUTION N°20	85
CONTRIBUTION N°21	90

CONTRIBUTION N°22	94
CONTRIBUTION N°23	97
CONTRIBUTION N°24	101

Le concours d'écriture XM-Auteurs permet aux membres de l'association se confronter leurs talents littéraires.

Deux sujets au choix :

- « **Drôle de mail !** ».
- « **Continuez le texte suivant, (ou bien terminez par lui) : « Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? » ».**

Vous trouverez ici les contributions et les résultats de ce concours. Auriez-vous choisi les mêmes lauréats ?

X-Mines Auteurs réunit les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires, XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

